

Lettre 7

La Condamine, 1er Mai 1939

Ce courrier a pour objet de vous dire que nous nous trouvons à La Condamine, village où nous avons été amenés pour travailler. Voici l'explication de notre déplacement à ce nouveau camp : on nous a demandé si nous étions volontaires pour travailler, le travail fini on nous offrirait comme prime la liberté de rejoindre notre famille¹. Vous comprendrez que nous avons été nombreux à accepter sans hésiter ce voyage. Pour le moment je ne peux rien vous raconter sur ce que sera notre vie, ni vous annoncer quel sera le jour de nos retrouvailles, ce ne sont plus des rumeurs mais des responsables que disent que ce sera pour bientôt. Le sort en est jeté. De sorte qu'il faut prendre patience maintenant.

Cet endroit est très froid, comme nous sommes au mois de mai, nous n'en sommes pas effrayés pour autant. Nous pensons que nous allons rester ici trois ou quatre mois.

Comme ils vont être les plus longs de notre séparation, notre patience doit être plus grande.

Lorsque le jour tant souhaité arrivera nous vous communiquerons les démarches dont nous aurons besoin. Lorsque tu m'écriras n'oublies pas ma nouvelle adresse².

¹ Le gouvernement français a proposé aux Républicains espagnols, enfermés dans différents camps de concentration de s'enrôler dans des compagnies de travailleurs sous le commandement des militaires. Les avantages du contrat étaient : recevoir une paye, avoir des permissions pour voir leur famille et après un certain temps pouvoir se réunir définitivement avec elle.

² Lettre de Juan à sa femme le même jour : « En sortant du camp d'Argelès-sur-Mer, on nous a dit que l'on nous emmenait à côté de Lyon, mais on nous a trompé. Après de nombreuses heures de voyage, nous sommes arrivés à notre destination. Nous étions dans les Basses-Alpes au pied d'une montagne avec de la neige, à très peu de kilomètres de l'Italie. Nous avons demandé si on pouvait vous faire venir au village qui est à trois kilomètres de notre camp. On nous a répondu que pour le moment non.... Dans les villages que nous avons traversés avec le train nous avons vu beaucoup de familles espagnoles. À chaque arrêt il y avait des femmes et des enfants qui nous saluaient et pleuraient. Beaucoup d'entre nous pleuraient aussi parce que c'était quelque chose de très émouvant. Maria, renseigne-toi s'il y a un train direct de Mézin jusqu'à Nîmes ou Avignon et laquelle de ces deux villes est plus proche de Mézin. »

Sebastian j'attends toujours tes explications au sujet de ton travail et ton emploi du temps. Valero, j'attends aussi que tu me racontes quelque chose sur ce que tu fais et ce que tu étudies. Juana, continues à aider ta mère à prendre soin de tes frères. Anastasio, dis-moi si tu dessines après avoir joué, Lauro y Alicia, je suppose que vous devez déjà savoir dire beaucoup de mot en français. Racontez-moi à quoi vous jouez. Bientôt nous nous embrasserons.

Lorsque je vous écrirai de nouveau j'aurai plus de choses à raconter étant donné qu'aujourd'hui c'est le jour de notre arrivée.

La Condamine, 21 mai 1939

Nous sommes le 21 mai et je n'ai pas de vos nouvelles. Depuis le premier du mois j'attends une réponse à mes lettres. Sans plus tarder je vous rappelle pourquoi nous avons changé de camps le 30 avril ; nous, c'est à dire ceux qui se portèrent volontaires, somme sortis d'Argelès-sur-Mer le 1 er mai, nous sommes arrivés à notre destination un village appelé la Condamine dans les Basses Alpes, camps B. C'est de notre propre chef que nous avons accepté ce transfert, car ils nous ont promis qu'après avoir terminé le travail chacun de nous pourrait se réunir avec sa famille. Avant de te raconter plus avant notre histoire, je t'avertis pour la troisième fois de ne pas te tromper sur l'adresse. Je te la redonne donc :

Marcelino Sanz Mateo

Camp B du Parpaillon

La Condamine (Basses-Alpes)

Nous sommes en train de travailler sur une route, Ce terrain est très froid mais aussi très sain. Depuis mon arrivée j'ai plus d'appétit et je me sens mieux qu'à Argelès. Je te supplie de me répondre sans attendre, dès que tu recevras cette lettre, parce que je suis à la peine de ne pas avoir de vos nouvelles. Je te redonne l'adresse pour être sur :

Marcelino Sanz Mateo

Campo B du Parpaillon

La Condamine (Basses-Alpes)

Ceux du village vous envoient leurs bons souvenirs. Transmettez les nôtres à la Galera et aux Calandinos³.

³ Gens du village de Calanda proche d'Alcorisa, et village natal du cinéaste Luis Buñuel.

Lettre 9

La Condamine, 28 Mai 1939

Ma Chère femme et mes chers enfants,

Je vous écris cette lettre uniquement pour vous dire de nouveau que je suis très bien dans ce pays, à cause du climat frais. Je prends le ciel à témoin que je ne mens pas en t'assurant que j'ai un très bon appétit et très envie de travailler. Tu sais très bien qu'en hiver je suis mieux qu'en été. Ici il ne fait pas chaud comme en Aragon. Il y a encore de la neige sur les sommets, mais là où nous vivons et travaillons, nous avons une température agréable.

Bon, baisers pour toi et nos enfants de la part de celui qui ne vous oublie pas.

Je te redonne mon adresse :

Marcelino Sanz Mateo
Camp B du Parpaillon
La Condamine (Basses-Alpes)

Lettre 10

La Condamine, 29 mai 1939

Chères, épouse et Maria.

Je réponds à votre lettre du 24 courant, laquelle me réjouit car notre correspondance a repris et de savoir aussi que vous êtes tous en bonne santé. Moi je suis fort comme un chêne. S'il vous plaît ne manifestez pas avec tant d'inquiétude votre impatience. Chassez de votre esprit l'angoisse. Ne cherchez pas trois pattes au chat et écoutez-moi attentivement.

Je ne vous cache rien. Si nos lettres sont ce qu'elles sont c'est la faute au changement de camps. Cela prend du temps pour que les choses se mettent en place et que nous soyons au courant de la nouvelle organisation.

Ayez de la patience, tranquillisez-vous, et croyez-nous, nous vous répétons que nous sommes bien, Moi aussi j'ai été impatient et peiné de ne pas recevoir de vos nouvelles, mais je n'ai jamais perdu confiance.

Maria rassure toi l'accident qu'as subi ton mari fut seulement une éraflure sans importance à la main. Pour ce que tu me racontes sur Mexico ici nous ne savons rien. Il vaut mieux attendre et si cela nous avantage nous nous adapteront aux circonstances.

Rien de plus pour aujourd'hui. Je vous embrasse tous avec tendresse, vous implorant vous, mon épouse et ma fille Maria, de ne pas vous alarmer avec tant de facilité.

Lettre 11

La Condamine, 4 Juin 1939

Avant tout je veux vous exprimer ma satisfaction et ma joie en constatant que la communication entre nous est redevenue normale. Depuis que nous avons changé de camp, mon unique chagrin était de n'avoir aucune nouvelle de vous.

Maintenant je vais vous raconter notre situation. Personnellement, je suis très content d'avoir changé de camp parce-ce que à Argelès-sur-Mer j'étais très mal. Nous étions si nombreux dans un espace si réduit que nous vivions amoncelés, nous dormions à même le sol comme des chiens maltraités, angoissés par la misère impitoyable. Là-bas les seuls qui n'avaient pas faim étaient les mouches, les moustiques et les poux. Ici cela semble un autre monde : l'air est pur, la nourriture s'est beaucoup améliorée, nous sommes propres et nous avons eu des vêtements neufs. Nous pouvons appeler cela vivre. En plus nous pouvons continuer à parler du village étant donné qu'il y a également les deux Sulema, el Fin et le fils d'Antonio el Valenciano, celui de la Tejedora. Ce dernier reçoit des lettres de son père, ce qui nous permet d'avoir des nouvelles d'Espagne, Selon, ce que nous avons pu apprendre, bien que pas très clairement, le cousin de Juaquin el Valenciano est mort. Il est vrai que les morts ouvrent les yeux aux vivants. Sa mort nous sert de leçon parce que ce jeune homme n'était, et ne sera aussi responsable pour mériter un tel châtiment. De terribles rumeurs arrivent d'Espagne jusqu'ici. La situation de notre pays est très mauvaise sous divers aspects⁴.

Mais revenons à notre camp. Ici nous sommes bien logés, nous dormons comme des loirs et bien au chaud parce qu'on nous a donné un petit matelas et une bonne couverture.

En plus des deux sous-vêtements (chemise, caleçons et chaussettes) on nous a donné une veste et des pantalons de ceux qui sont larges que ne n'arriverais jamais à user même si j'arrivais jusqu'à l'âge de mon père. Ainsi emmitouflé, je ne crains pas le froid nocturne.

Sur le problème du Mexique, essayez de bien vous informer. Bien que l'on dise : « Extrême c'est croire en tous et erreur c'est ne croire en personne », dans le cas présent vous ne devez pas croire ce que l'on vous raconte avant de le vérifier. Vous ne devez pas non plus parler à tort et à travers parce que nous savons que celui qui possède une bouche se

⁴ *Après avoir gagné la guerre les franquistes continuèrent, et longtemps après le conflit, une répression sanglante qui vit la mort et l'emprisonnement de milliers de personnes.*

trompe. Je sais tellement peu de chose que je ne sais rien, parce que pour ces choses nous devons connaître les tenants et les aboutissants. De toutes manières, il faut continuer à demander des renseignements. Moi aussi j'essaierai d'en avoir de mon côté. L'information n'est jamais de trop.

Dans le cas où l'affaire nous intéresserait, avant tout nous examinerons attentivement les propositions et les conditions. Un exemple : si je dois m'en aller seul devant et vous appeler une fois que je serai installé, le plan ne m'intéresse pas pour le moment. Nous attendrons un temps pour nous en sortir et voir comment les choses vont évoluer. Nous ne sommes pas pressés parce que j'espère, et je crois, que très prochainement il y aura un changement de politique en Espagne. Par conséquent, il faut rester attentif à l'évolution des événements. N'allons pas plus vite que la musique. Montons marche après marche si nous ne voulons pas qu'en montant précipitamment plus grande soit la chute.

Les compagnons Sulema ont demandé -et reçu- un certificat de Madame Luisa de Valdenuez y de Mosen Domingo, qui se sont portés garants de leur conduite. Maintenant, ils doivent attendre les démarches qui sont en cours au consulat. S'ils arrivent à retourner en Espagne, ils nous promettent qu'ils nous raconteront ce qui se passe dans le village. En attendant, nous attendrons la suite des événements pour être certains si nous devons ou non nous adapter à eux. Tu sais que je l'ai toujours dit : bien que nous ne sachions pas où nous conduit cette vague, nous ne devons pas perdre espoir. Nous devons prendre patience et avoir confiance.

Vois comme j'ai raison ! Aujourd'hui, les choses sont comme je l'ai toujours dit. Il n'y a pas de bien ou de mal qui dure cent ans. Si je pouvais obtenir de toi pas plus de la moitié de la conformité que je possède, je pense que tu te sentirais heureuse. Je reconnais l'évidence de notre situation. C'est ma façon de me battre afin de vivre toujours avec espoir, refusant les peines. Quoi qu'il arrive, je me tiens ferme pour surmonter les difficultés que la vie souvent nous envoie. Je ne me débarrasse jamais de la patience parce que je sais que les maux se produisent sans qu'on les demande. Avec tout cela, je veux juste te dire d'être plus forte. Garde toujours à l'esprit que tu es responsable de nos enfants et il serait triste si des bêtises venaient te troubler et te

faisaient perdre la santé. Donc, un peu de joie ! Si tu y réfléchis, le fait de pouvoir cacher tes enfants sous tes jupes en cas de danger, et de communiquer avec moi, c'est avoir de la chance, car beaucoup sont les gens qui ne le peuvent pas. Et rien de plus. Bientôt viendra le jour où nous nous reverrons, entouré de nos enfants et nous serons heureux comme nous l'avons toujours été. Le bonheur n'est pas dans le capital que nous avons, ou que nous avons perdu, mais en acceptant simplement notre situation actuelle. Si nous ne perdons pas cette capacité qui nous a toujours sauvé de nos vicissitudes passées, je crois que nous allons continuer notre chemin heureux.

Maintenant je t'écris, Sebastian. Puis ce que tu es l'ainé je te charge de relire attentivement cette lettre pour que tu puisses, avec le temps, transmettre à tes frères le sens de tout ce que je viens de dire à ta mère. Je te dis cela au cas où si un jour tu serais obligé de me représenter. Aujourd'hui tes frères sont trop jeunes pour comprendre ce que j'écris ; cela te revient, toi qui est un homme, d'expliquer mes paroles. Pour terminer je te prie de me dire comment se passe ta vie et qu'elle est actuellement ta préoccupation majeure. J'insiste car tu es à l'âge où tu dois penser à quelque chose de concret.

Valero, je veux aussi que tu me racontes quelque chose sur tes plaisirs. Dis-moi, en quoi je peux te conseiller pour que tu puisses en tirer profit, et faisant plaisir du même coup à ton père. Juana, parle-moi de tes travaux. Je sais que je peux avoir confiance en toi car tu es attentive à ce que te demande ta mère et tes frères. Anastasio, tu me diras qu'elles sont tes distractions et si tu n'oublies d'étudier un peu. Lauro et Alicia, racontez-moi à quoi vous jouez et écrivez-moi les mots de français que vous connaissez. À toi, María, je peux te dire peu de choses car chaque jour Juan me met au courant de ta vie. Comme fille aînée et mariée, je ne peux te dire rien de plus, que tu suives comme tu le fais actuellement, respectant ta mère et tes frères, en les aidant du mieux que tu le peux.

Bon. Salutations à tous et des baisers de votre époux et père.

Anastasio, j'ai oublié de te dire que ton cadeau m'a surpris et m'a beaucoup plu. Félicitations pour ton bon travail. Cette nuit je vais t'écrire une lettre pour t'envoyer mon cadeau. Il s'agit aussi de dessins, mais de machines de mon invention. Je t'en fais cadeau pour que tu t'appliques plus.

Lettre 12

La Condamine, 4 juin 1939

Mon cher fils Anastasio.

Comme promis je t'envoie ces dessins. Je veux que tu te rappelles plus tard que j'ai pensé à toi et que je suis resté attentif sur le déroulement de ton éducation. C'est une peine que par manque d'éducation tu ne puisses sortir plus de tes aptitudes naturelles, mais ne perds pas espoir, car le jour où cela sera possible nous ferons tout ce qui est possible pour que tu ailles à l'école. Pour le moment demande aux plus grands qui t'entourent de te donner des leçons de dessin. Le savoir ne prend pas de place te cela te servira toujours quand tu seras majeur. Aujourd'hui tu n'as pas de connaissance suffisante pour le comprendre mais un jour tu te souviendras de ce conseil. Ces dessins en plus d'être des dessins sont des leçons de mécaniques. Avec ces moulins à vent on peut mettre en mouvement des norias, des dynamos et diverses machines d'atelier. Comme tu peux le voir dès que j'ai un moment de liberté je le passe en inventant et dessinant ces machines. Je te les envoie pour que tu saches les goûts qu'a ton père et, qui sait ? Peut-être as-tu les mêmes. Le principal c'est que tu aies du talent et de la volonté. Je continue à te féliciter car véritablement ton dessin m'a beaucoup plu.

Chère épouse. À propos des photos, et bien sincèrement nous sommes sortis mal, vraiment très mal, quoiqu'il en soit je te les enverrai car tu me les réclame. À propos de ta demande à savoir si je pourrais sortir d'ici, et quelques-uns sont sortis de ce camp, réclamés par des français connus⁵, Moi comme je ne connais personne je ne te l'ai pas dit. Je continue à croire à ce qu'ils m'ont dit et promis. Je vis avec espérance sans me laisser aller.

Sans plus. Amitiés du Fin et des compagnons. De ma part salue toutes les personnes, mes plus affectueuses à toi et à nos enfants, Dis à ceux qui sont à tes côtés que je pense beaucoup à eux et toi reçois une embrassade de ton époux.

Donne un baiser de ma part à Lauro et Alicia.

⁵ Juan fut réclamé par des oncles (émigrés des années vingt et français naturalisés) vivant près de Lyon (Rhône) mais, malgré les promesses, il ne lui fut jamais accordé de quitter la compagnie.

Lettre 13

La Condamine, 6 juin 1939

Dans votre lettre du 2 j'ai pu constater que vous êtes tous bien, sauf toi, qui d'après ce que tu me racontes, n'es pas en très bonne santé. Cette nouvelle m'a beaucoup contrarié mais elle ne m'a pas effrayé car je connais ton caractère et ton tempérament. Il faut prendre soin de toi, car la santé c'est le bien que nous devons apprécier le plus. Dans ma dernière lettre (que vous avez dû, je suppose, recevoir), je te dis que si tu tombes malade ce serait un grand malheur pour moi et une énorme déconvenue pour nos enfants. C'est pour cette raison que je te demande, pour la seconde fois, d'avoir plus de capacité et de faire face aux circonstances, aussi pénibles soient elles. Je pense que ta faiblesse est due à ton manque de confiance et à ton désespoir. Pour ne pas tomber dans la dépression tu dois, comme on dit, tirer parti de ta faiblesse. De plus, je n'admets plus que tu déshonores la France parce que c'est nous qui avons, dès le début, voulu passer la frontière. On peut critiquer, même contre sa volonté, mais, actuellement, il ne faut pas parler comme tu le fais. Nous avons tout perdu, tout sauf l'honneur. C'est pourquoi, s'il te plait, gardes tes opinions jusqu'à ce que nous puissions parler sans risque ni préjudice.

Ce qui m'attriste également c'est de savoir que vous manquez de nourriture, c'est-à-dire ce qui est indispensable pour vivre. Sur ce sujet, le courage et la patience ont leur limite. Raconte-moi si le travail de Sébastian pouvait, sans trop tarder, alléger votre souffrance et si vous aurez toi et les plus grands la possibilité de travailler aussi, pour vous rassasier ne serait-ce qu'un peu. Je ne vois pas ce que vous pouvez faire pour améliorer votre vie. Nous, nous vivons de faveurs. Sans salaire nous ne pouvons pas espérer grand-chose. Le jour où j'aurai de l'argent je te l'enverrai pour que nos enfants puissent manger.

Aujourd'hui je souffre de ne pas pouvoir remplir mon devoir de père.

Concernant notre fils Juan, il est complètement rétabli. Vous pouvez constater que sa main peut de nouveau vous écrire. Ce ne fut qu'une légère blessure. Pendant qu'il était soigné, on l'occupait à faire des petits travaux. Hier, mardi, il est revenu au camp⁶. Nous sommes de nouveau réunis. Comme précédemment, nous sommes tous les deux en bonne santé. Je souhaite qu'il en soit de même pour vous et que tu sois complètement rétablie quand tu liras ma lettre et que tu y répondras.

⁶ En fait, Juan a été emprisonné pendant vingt jours parce qu'il s'était échappé du campement, parce qu'il n'avait pas le droit de voir sa jeune épouse. Voir à ce propos sa lettre en fin.

Tu m'accuses de vous donner peu d'explications et qu'il semble même que je vous oublie. Je suis très contrarié. Ces mots me blessent. La plus grande peine que je puisse avoir c'est de ne pas recevoir de vos nouvelles. Je ne comprends ce que tu veux dire par « explications ». Le plus important est que nous puissions communiquer entre nous, bien que ce soit avec peu de mots. Je ne suis pas retombé en enfance, je suis resté le même. Vous écrire et lire vos lettres est notre seul plaisir parce qu'ici il n'est pas question de fraterniser en dehors du camp. On ne voit ni villes ni villages, pas même des maisons. Il n'y a que des montagnes. Heureusement, dès que les travaux seront finis nous auront le bonheur de nous retrouver. Il ne faut pas perdre patience jusqu'à ce que les choses changent. Le temps arrange tout-. Ce serait pire si nous étions en Espagne, où le fascisme continue ses persécutions. Dis-moi où et quel est le travail de Sébastian.

Sans rien d'autre à vous dire. Gardez courage, je vous embrasse.

Lettre 14

La Condamine, 7 juin 1939

J'ai eu une grande joie en lisant votre lettre du 3 courant. Comment ne pas être heureux de savoir que vous êtes tous en bonne santé et que vous avez assez à manger et de quoi vous habiller, ce qui vous fait dire que je n'ai pas à avoir autant de peine pour vous.

J'apprécie vraiment ces familles espagnoles qui vous aident énormément⁷. Grâce à elles, vous pouvez continuer à vivre un peu mieux. Vous avez la preuve que vous ne devriez pas perdre espoir car lorsque vous fermez une porte, une autre s'ouvre. Nous devons tout supporter avec sérénité et à tout prix jusqu'au jour où notre mauvaise situation se terminera.

Par contre, il m'a déplu de savoir que Sebastian, malgré sa volonté, n'a pas la force de continuer à travailler. Cette nouvelle ne me satisfait pas, car il travaille en étant malade, il peut en payer les conséquences. Ceci en particulier me fait douter de votre situation, comme vous me la peignez. C'est pourquoi tu me diras franchement quelle est votre situation. Ne me dis pas ce qui n'est pas car je serai fâché si tu me fais avaler n'importe quoi.

En parlant du Mexique et de Cuba, je regarde cela avec un certain recul. Au lieu de s'arranger, la situation internationale devient de plus en plus tendue. Je vois très mal la question du passage des frontières pour des expéditions dans n'importe quel pays. Il vaut mieux attendre un peu. Pour l'argent c'est très difficile puisque nous n'avons pas de francs. De plus, celui qui propose ces arrangements est un personnage qui n'inspire pas confiance. Avant de vous lancer dans une aventure, vous devez être sûr de pouvoir le faire. Au début, vous devez avoir l'argent pour le voyage, ce que je ne comprends pas très bien. Tu sais aussi que : "Ne demande, ni ne prends jamais, ce que, pris, ne pourra jamais revenir dans ta main.". Nous attendrons le développement de la situation internationale, faisant face au mauvais temps, bonne figure. Je pense que nous pouvons le faire d'une autre façon plus tard.

Tu me diras si tu as reçu la lettre dans laquelle je t'ai dit qu'ils m'ont écrit d'Espagne. Je t'ai envoyé la note sur ce qu'ils me disent et tu ne me dis rien. Lorsque tu la recevras dis-moi ce que tu penses de son contenu.

⁷ Immigrés espagnols des années 20 et naturalisés français.

Aujourd'hui nous allons prendre une douche. Ils nous ont vaccinés il y a huit jours. Juan et moi-même avons eu droit à deux injections. Nous sommes protégés contre certaines maladies. Je dois aussi vous dire qu'hier, jeudi, nous avons été payés. Ils m'ont donné 27 francs. C'est très peu, mais ils me permettront de t'écrire sans que vous ayez besoin de m'envoyer des timbres. Quand j'en aurai besoin, je te le demanderai.

En ce qui concerne les familles qui, selon ce que vous me dites, vous aident énormément, dis-moi par retour si, à ton avis, il est nécessaire que je les remercie personnellement pour leurs faveurs. Bien entendu, me trouvant dans une si mauvaise situation, tout ce que je peux faire c'est de les remercier sans compter et que je suis obligé de les payer en retour, quand je le pourrai, de tout ce qu'ils font pour vous. Ce sera mon obligation et mon plaisir. Pour l'instant parle-leur de moi, en leur assurant que je ferai mon devoir. Toi, prend en considération le conseil de ton mari, quand le jour arrivera, prouve ton respect à tous, qu'ils soient espagnols ou français. Même si tu vis plus de pires moments que tu ne le dis, n'oublie pas de reconsidérer ce que je répète : si nous étions en Espagne, ils nous auraient séparés pour toujours. Alors patience. Étudions notre situation présente. Nous devons reconsidérer exactement ce que notre évasion d'Espagne représente. Nous recevons des lettres très sérieuses, elles suffisent à nous conforter dans nos choix.

Mon cher fils Sebastian. J'ai reçu ta lettre et sa lecture m'a procuré beaucoup de joie parce que je vois que tu as réussi à entrer dans l'atelier pour travailler comme mécanicien⁸. Ce fut toujours mon souhait et sera ton avenir. Quand tu seras plus mature, grâce à ton travail, tu auras les moyens de mieux vivre. Essayez de le faire comme ton père te le conseille dans ses lettres. Je suis désolé que tu ne sois pas assez fort pour travailler. Si tu as la possibilité de le faire, confesse ta faiblesse fugace au propriétaire de l'entreprise, au directeur de l'atelier ou à celui qui est ton patron, qui te délivrera pour l'instant des travaux de grande force. Vous savez ce qui s'est passé dans le village et ce que t'a coûté la maladie. Dis-moi le nom du propriétaire de l'atelier pour que je puisse le remercier. Salue-le de ma part.

⁸ *Le propriétaire de l'atelier de mécanique agricole situé près de l'hôtel des réfugiés embaucha Sebastian pour de petits travaux à la forge.*

Lettre 15

La Condamine, 8 juin 1939

Avant toute chose, je souhaite que, lorsque tu recevras cette lettre, tu seras rétablie de ta maladie, puisque la seule chose qui me préoccupe est votre santé, la tienne en particulier. J'ai écrit hier et si j'écris encore aujourd'hui, c'est pour avoir reçu vos lettres en date des 5 et 17 mai. Comme tu le vois, elles sont arrivées très tard.

En ce qui concerne ce que tu me dis au sujet de la pension en francs, tu me diras qui paie. Je suis désolé que tu n'aies pas de savon à laver ou d'espadrilles pour les enfants. Je suis désolé, quand je sais à quel point tu aimes laver et avoir tout en ordre. Pour que ces choses soient arrangées, la patience est nécessaire, rendant la nécessité, vertu. Prends ces désagréments avec sérénité afin que, le jour où nous les quitterons, profiter du temps que nous aurons à vivre, en tant que gens de ville. Dans les champs, on transpire beaucoup. Revenons au sujet du Mexique. Je ne pense pas que ce sont juste des rumeurs. La vérité a un autre son.

Il est bien dit : *"Du dit au fait il y a beaucoup de chemin"*.

A propos des Catalans, que nous soucie ce qu'ils chantent ? Nous nous soucions d'abord du nôtre. Pour ce qui est d'aller au front, qui aille celui qui veut se suicider. Pour nous, le problème qui se pose est de savoir combien nous serons séparés en France. Tu ne dois plus dire qu'il n'y a pas de remède. Maintenant, est ce que nous sommes. Je pense aussi beaucoup à mes parents. Si ceux de Valence ne répondent pas à ta lettre, comme ils n'ont pas encore répondu aux nôtres que nous avons envoyés à la Escolástica, nous écrirons encore. Toi, tu attends. Tu me dis que les garçons m'écriront la prochaine fois. Je serai reconnaissant pour leurs lettres.

Cher fils Sebastian. Même si c'est avec beaucoup de retard (pour l'avoir reçue aujourd'hui seulement), je réponds à ta lettre du 5 mai. Je suis très reconnaissant de savoir que tu es très courageux dans ta tâche, que tu donnes des leçons à tes frères et que tu as soin d'apprendre le français. Savoir que tu as la volonté d'étudier est pour moi la plus grande des joies. Apprenez tant que vous le pouvez, le savoir ne pèse pas. Quand je serai avec vous, je vous donnerai des leçons qui vous serviront. Je suis très content de toi mais je vais te faire une remarque : la lettre que tu m'écris contient pas mal de fautes. Ne court pas et tout ira bien pour toi.

Tu me dis que tu veux travailler ici, avec nous tous. Ne soit pas si pressé que le jour viendra où nous travaillerons ensemble et je vous donnerai tout ce que je peux pour votre bien. C'est clair comme la lumière du jour. Pour terminer, je vous conseille de ne pas apprendre à jouer aux cartes car avec elles on apprend à voler et à tuer. Ses figures⁹ le disent très clairement :

Coupe : boire

Bâton : frapper

Or : voler

Épées : tuer

Lettre 16

La Condamine, 11 juin 1939

⁹ Figures du jeu de cartes espagnol, Naipes, différent de celle du jeu français (roi, dame, valet, as).

La raison de cette lettre est pour vous dire que sur la question du Mexique nous avons radicalement changé notre point de vue. Nous sommes maintenant heureux d'y aller ; donc cette décision est la réponse que nous donnons à votre question. Maintenant vous le savez : nous sommes déterminés à partir le plus tôt possible. Si vous n'êtes pas en mesure de vous embarquer pour des raisons que nous ne connaissons pas, vous nous le communiquez. De façon à envisager toutes les orientations que ces dernières peuvent nous donner.

Aujourd'hui, dimanche, nous avons congé. Gracia - c'est-à-dire el Fin - et moi-même allons faire une exploration au sommet de la montagne. Les autres ne veulent pas nous accompagner car les sommets sont couverts de neige. Jeudi dernier, nous avons pris une douche, changés et lavés les vêtements sales. Il n'y a pas de pénurie d'eau ici et c'est très bien. A Argelès, je ne savais pas comment laver ou réparer, mais depuis que je suis ici, j'ai été "une bonne ménagère". J'ai des vêtements si propres et si bien raccommodés que je donne envie. Encore plus : je suis devenu un tailleur accompli.

Donc, sur ce point, n'ayez pas de souci. En parlant de cela, je me souviens que je t'ai entendu dire : « Ce n'est pas celle qui lave beaucoup qui est la plus propre, mais celle qui salit le moins », homme averti en vaut deux.

Dans une lettre, tu me dis qu'une française me trompera pour mieux pêcher. Eh bien, je n'aurai pas ce problème parce que nous ne voyons pas de femmes ici. N'importe qui du camp, qui pense à l'amour, peut se dire que de la main à la bouche la soupe est perdue. Pourquoi pense-tu que ce que nous faisons sont des fortifications ? Ce n'est pas vrai. Ce que nous faisons, est la chaussée d'une route. Je suis employé en tant que gréeur de pierre, en équipe avec Sulema et el Fin, plus un de Val de Tormo.

Nous les Aragonais somment donc les spécialistes que les Français appellent les "maçons". Juan joue le rôle d'interprète des carpinteros, qui s'appellent en français : "charpentiers".

Lettre 17

La Condamine, 12 juin 1939

Je vous écris pour vous dire ce qui suit. Premièrement : dès que vous recevrez cette lettre répondez moi en me donnant les pistes que vous avez concernant le possible rapatriement des réfugiés espagnols.

Ici ce ne sont que des rumeurs qui circulent, rapides comme de la poudre. Vous qui avez plus de facilité pour vous informer, parlez-moi de cette affaire. Dans le cas où on ne vous aurait rien dit sur le sujet, donnez-moi votre opinion. Deuxièmement : expliquez-moi en détail ce qu'est votre terrain pour, si cela nous intéresse, demander que l'on nous établisse dans ce département. De cette manière Sebastian continuera à l'atelier et moi je travaillerai dans les champs, dès que j'aurai obtenu ma liberté par l'intermédiaire des amis que vous avez. Valero pourra aussi bientôt travailler, ce serait la meilleure solution.

Quel que soit le résultat, mon idée reste toujours la même : j'ai l'intention d'aller au Mexique, bien que je me méfie d'un tel voyage. Je crains que ma demande ne puisse englober ce que j'exige, c'est-à-dire pouvoir sortir tous ensemble de France pour aller en Amérique. Si on ne me donne pas l'assurance que nous serons tous réunis avant de monter dans le bateau, je refuserai toutes propositions parce que je ne veux pas, ni cela ne m'intéresse non plus et je ne pourrais pas partir seul. Voici le pourquoi de ma question

Juan pense que la solution est d'aller chez sa famille à Givors, près de Lyon. Si nous restons en France, nous ne pourrons aller chez personnes car nous sommes nombreux. Je te dis cela pour te prévenir que si Juan te le propose tu lui répondes par la négative. Comme tu le sais, le coq ne chante bien que dans son poulailler.

Je te joins la photo que je t'avais promise. Comme tu peux le constater, nous ne sommes pas bien sortis car le photographe nous a placés au soleil, ce qui nous fait paraître blancs comme neige

Lettre 18

La Condamine, 15 juin 1939

Tout d'abord, je veux vous exprimer la joie que m'ont causée vos lettres de 10 et 12. Car je suis très heureux de savoir que vous êtes tous en bonne santé et toi en particulier puisque tu as récupéré.

Tu me dis que vous avez aimé mes dessins. Sache que j'en ai beaucoup. Je les garde pour quand je serai avec vous ils peuvent être utiles pour nos enfants. Donc, avertissez-les de garder ceux que j'envoie. Si Sebastian a la chance un jour de devenir un professionnel dans l'atelier, qu'il n'essaye pas de donner ces dessins à qui que ce soit sans en garder une copie, qu'Anastasio peut dessiner. En parlant de Sebastian, tu me diras qui sont, et comment s'appellent ces personnes qui vous aident tant pour que je puisse les saluer, en attendant le jour où nous pourrons remplir nos obligations envers eux.

En ce qui concerne Mme Engracia, dans cette lettre, je t'envoie une carte pour la remercier pour tout ce l'aide qu'elle vous apporte de manière désintéressée. Il est vrai que : " les actions parlent plus que les mots ".

A propos du fait qu'ils nous réuniront tous dans un camp de concentration, et bien on ne nous a rien dit. Je promets que nous prendrons soin d'écrire en Espagne. Ne pense pas à nous envoyer des francs, dont nous n'avons pas besoin si ce n'est pour écrire. Bien que ce que nous touchons soit une misère, nous en avons assez pour l'essentiel. Donc vous n'avez donc pas besoin d'envoyer d'argent. Nous avons toujours besoin d'un duro¹⁰ pour être riche, mais je ne me suis jamais souvenu avec une telle acuité du dicton qui dit que : « *L'argent est roi* ».

Tu me dis que vous avez reçu un don des oncles de Juan. Réponds-leur que je suis très reconnaissant. Le jour viendra où nous pourrons les récompenser, eux et tous ceux qui le méritent. Nous devons continuer avec patience, le temps mûri tout, et nous résigner à notre situation. Afin de surmonter les calamités de notre exil¹¹, gardons à l'esprit que nous avons perdu la guerre et qu'après toutes les guerres il a toujours été dit, et on dira toujours : « Malheur aux vaincus ! » Avouons-le. Pour le moment, nous devons en subir les conséquences, mais tout ce que la République a plantés sera un jour récolté.

¹⁰ Un duro = 5 pesetas

¹¹ Destierro : la traduction exacte serait un arrachement à la terre, terme nettement plus violent que celui d'exil.

Cher fils Sebastian. Je suis satisfait et plein de joie de lire dans ta lettre que tu as eu la chance d'entrer dans l'atelier. En tant que père, j'ai l'obligation de te faire des avertissements et des observations. Ils sont les suivants : la première chose que le maître fait avec son apprenti ou servant, ce n'est pas de scruter ses aptitudes concernant le travail, car tout s'apprend avec volonté et application, mais s'informer de sa moralité. Par conséquent, je te préviens, une fois admis, la première chose que tu dois faire est d'obéir. Ne réponds jamais, sans pour autant avoir l'âme d'une cruche, comme on dit. Deuxièmement, n'écoute pas les conseils de tes pairs ou de tes amis qui vont être aveuglément contre les patrons en pays étranger. Troisième point : si un jour tu trouves des pièces de monnaie, ou quelque objet tentant dans l'atelier et ses dépendances, ne pense jamais à les cacher car c'est un appât volontairement mis en évidence par les mains de celui que tu sers pour tester ton comportement. Tomber dans ce piège est suffisant pour passer pour un homme de peu de confiance. Alors sois conscient, non seulement ce que tu trouves au sol, mais aussi ce qui est à portée de ta main.

Quatrièmement : si on te confie de l'argent pour faire des achats, ne garde même pas un sou, parce que ce serait un grand mécontentement pour toi. Bien que pauvre, nous avons toujours vécu tranquillement. Cinquièmement : ne joue pas à faire des paris avec qui que ce soit car on sait que : « celui qui parie mal, s'allonge ». Pour terminer, fuis les discussions politiques. Si quelqu'un te lance une pique sur ce sujet, répond que tu ne comprends rien de tout à cela parce que tu es trop jeune. Sois respectueux et même gentil avec les bourgeois que tu sers car ils sont français et sont dans leur pays. Par conséquent, nous devons faire semblant d'aller y vivre. C'est l'une des expériences héritées de la guerre. Suis bien ces avertissements en te disant que la politesse n'ôte pas la bravoure. Au mal des autres oppose ta sagacité. D'après ce que vous tu me dis les photos, je ne peux pas te répondre puisque je n'en ai pas reçu. Tu me donneras plus d'explications.

Lettre 19

La Condamine, 15 juin 1939

Madame Engracia. Appréciée et noble espagnole.

Dans toutes ses lettres, ma femme m'informe de votre bon comportement, et aussi des sacrifices que vous faites en faveur de nos enfants.

Avec cette simple lettre je viens vous saluer.

Je m'offre à vous, comme un serviteur qui désire accomplir son devoir de père, d'époux et d'ami. Je vous promets de faire, dès que je le pourrai, tout ce qui est possible pour payer les désagréments, qui sans le vouloir, vous a causé l'arrivée de ma famille dans votre village de Mézin. Chose promise chose due. Bien que l'on affirme que l'amour n'admet que l'amour pour paiement, je reste à votre entière disposition (pour tout ce à quoi je pourrai vous servir). Je souhaite pouvoir rapidement vous rencontrer et vous connaître comme vous le méritez. Je souhaite que cette tragédie finisse rapidement afin de pouvoir honorer de notre amitié des personnes méritantes comme vous.

Je suis très heureux de pouvoir encore vous remercier.

Votre serviteur zélé qui embrasse vos mains.

Marcelino Sanz Mateo.

Lettre 20

La Condamine, 20 juin 1939

Tout d'abord, je dois exprimer la mauvaise impression que m'a

fait votre lettre du 15, en voyant l'aggravation de votre état. D'abord, je suis désolé pour le travail de notre fils Sébastien, qui, je suppose, vous a contrarié. Je suis doublement désolé, d'abord pour son apprentissage et ensuite parce que vous perdez son aide, si petite soit-elle, quand vous en aviez tant besoin.

En ce qui concerne ma situation, vous ne devez pas souffrir puisque Juan et moi, nous ne souffrons d'aucun mal, et même nous grossissons, à cause de l'air sain d'ici. Ne vous occupez pas de nous. Je me considérerais heureux si tu ne me demandais pas avec anxiété : « Si Sebastian ne travaille pas, il vous manquerait l'essentiel pour manger et vous habiller, puisque sans argent on n'obtient rien dans ce monde ? » Comme un mal ne vient jamais seul, malheureusement, Juan comme moi-même, ne pouvons rien vous envoyer si nous ne sommes pas payés davantage, parce qu'ils nous donnent seulement de quoi vous envoyer notre amour par la poste. Le reste dont nous n'avons pas besoin puisqu'ils nous donnent le gîte et le couvert. Nous vivons en pensant pouvoir vous envoyer les francs dont vous avez besoin et que nous n'avons pas pour l'instant, malgré le fait de travailler toute la journée. Cependant, ce n'est pas une chose sans fin. Comme je te l'ai dit à plusieurs reprises, je te demande de nouveau d'être sereine et les connaissances suffisantes pour supporter la situation présente. Réalise que nous sommes en faveur et que celui qui vit des faveurs doit endurer la servitude. Prends-le avec patience avec le temps tout s'arrange. Soit calme. Bien que tu aies entendu que vous alliez être transféré dans un camp et que tu sais que trois cents réfugiés retournent en Espagne, n'aies pas peur et aie l'espérance que j'ai moi-même. Ma consigne est : attend, quand une porte se ferme, une autre s'ouvre.

Concernant le voyage au Mexique, sur les dix que nous sommes dans la tente, seuls Juan et moi-même avons signés. Les autres ont leur famille en Espagne. Ils préfèrent attendre une amnistie et rentrer chez eux. Sur les cinquante que composent notre section, nous ne sommes plus que dix-huit à vouloir partir en Amérique. Donc, si nous calculons la moyenne pour la compagnie dans son ensemble, nous ne sommes que le tiers des hommes à être prêts à émigrer pour la deuxième fois. Maintenant nous, les volontaires devront attendre le jour de l'embarquement. Et nous partirons même si cela nous fait du mal. Le sort en est jeté, et celui qui ne se risque pas, ne traversera jamais la mer. D'ici là, nous ne pouvons rien faire. Ils doivent nous donner le feu

vert ; donc je vous tiendrai au courant et vous guiderai quand je le pourrais sur cette question importante.

Mon cher fils Sebastian. Ta nouvelle du 15 m'a causé beaucoup de chagrin parce que je comprends le ressentiment que tu as de ne pas pouvoir continuer dans l'atelier par ordre des autorités. C'est un malheur pour tous. D'abord pour toi, puisque tu ne peux pas t'instruire, et deuxièmement, pour ne pas être en mesure de réaliser le désir que tu avais d'aider ta mère et tes frères, choses qui nous rendaient si heureux. Que cela ne t'empêche pas d'écouter ton père. Ne désespère pas. Supporte les désagréments avec patience, patience jusqu'à ce que soyons libres et les moyens de nous occuper de vous comme vous le méritez jusqu'à votre complet développement, objectif que vos parents n'abandonneront jamais. Je te charge de dire à tes frères que vous avez un père qui ne dort pas une nuit sans penser à l'éducation de tous parce que je veux que, quand vous serez majeur, vous ayez les moyens pour vivre une vie moins esclave que la mienne. Le problème est que si nous ne travaillons pas, nous ne pourrons pas vous donner l'éducation nécessaire. J'espère que le jour viendra où nous pourrons le faire normalement. Envoyez-nous toutes les propositions que vous sont faites pour vous guider autant que nous le pouvons. Pour l'instant, courage malgré notre infortune. Soyez bons : la bonté peut être une arme contre la méchanceté des hommes.

Lettre 21

La Condamine, 23 Juin 1939

En ouvrant votre lettre, grande a été ma surprise en vous voyant tous sur les photos que vous nous avez envoyées. Nous les avons regardées et regardées de nouveau avec satisfaction et enchantement. Maria, Sebastian y Valero sont bien. Anastasio paraît mince. Lauro et Alicia sont très sérieux et toi, la mère, hautaine comme une reine, avec les lèvres serrées. La prochaine fois que vous pourrez vous photographier, essayez de vous mettre tous pareil. De toute façon vous avez bien fait. Nous aussi lorsque nous aurons des francs nous irons nous faire photographier pour vous envoyer des photos. Nous aurons ainsi au moins la petite satisfaction de nous emmener les uns les autres dans la poche.

Au sujet de ce que tu me dis sur la politique concernant les réfugiés, tu sais ce que je te dis dans toutes mes lettres : ne t'enflamme pas) et ne te précipites pas, le temps soignent les blessures. Écoute ce qui se dit : On ne peut pas dire avec le temps passé ce qui en tout temps on peut faire. » Il faut prendre les choses calmement. Je vous joins la lettre que j'ai reçue du village pour que tu puisses voir ce qu'ils disent. Lis-la et relis-la attentivement et après dis-moi ce que tu en penses. Voyons si nous pouvons voir ce qu'ils veulent nous dire. Cela me paraît très compliqué. J'ai reçu cette lettre qui était avec celle qu'a reçue Ignacio Hernandez. Voici la copie exacte :

« Mon cher Frère. Je serais très heureuse si lorsque tu recevras cette lettre tu te trouvais en bonne santé (grâce dieu) Marcelino, le Tamel est ici avec nous. Jusqu'à présent nous sommes tous les trois en bonne santé. Martina est partie et nous n'avons aucune nouvelle, ni d'elle, ni de son frère. On nous a dit qu'elle s'est mariée avec un Asturien mais, mais n'y ni prêtes pas attention. Prends soin de toi d'abord. Je t'envoie le bon souvenir de ta mère et de tes sœurs. Reçois un million de baisers et d'embrassades de celle qui t'aime et ne t'oublie pas un instant.

Josefa Sanz, Manuela Hernandez y Tamel.»

Dimanche dernier j'ai envoyé une lettre à ma sœur Isabel¹². Peut-être que nous allons avoir clairement des nouvelles de la famille et de l'Espagne. Ne leur écrivez pas je vais m'en charger. Maintenant,

¹² Marcelino était le seul garçon de la famille. Il avait encore cinq sœurs au village.

je vais répondre à la lettre que j'ai reçue. J'essaierai de leur faire comprendre que je saisis ce qu'ils veulent me dire. Cette lettre me plonge dans l'incertitude. Je n'arrête pas d'y penser parce que je n'arrive pas à la comprendre. Peut-être que vous allez y arriver. Cependant, j'ai plus ou moins une idée. Lorsque vous me répondrez dites-moi ce que vous avez compris de son contenu. Je vous dirai si vous pensez à la même chose que moi. Peut-être qu'entre nous tous nous allons démêler ce sac de nœuds. Le 23 après-midi nous ne travaillons pas parce que nous devons nous doucher. Dimanche on nous a injectés un vaccin. J'ai eu mal au dos pendant deux jours mais aujourd'hui je vais tout à fait bien. On raconte que bientôt nous serons vaccinés encore une fois. Si c'est vrai, bien que l'on souffre un peu, cela vaut la peine d'échapper aux maladies. Les compagnons du baraquement – les Sulema – ont déjà les papiers en règle pour partir en Espagne. Il leur manque seulement le visa des autorités françaises. Nous pensons qu'ils seront prêts bientôt. Grâce à eux nous pourrions facilement obtenir des nouvelles du village.

Mes chers enfants. La prochaine fois vous m'écrirez tous. Je serai content d'apprendre comment vous étudiez et comment vous jouez. Dites-moi aussi si le climat vous plait là où vous êtes parce qu'il me semble qu'il est plus frais que le nôtre.

Sebastian, si tu continues à ne pas pouvoir travailler, essaie d'écrire beaucoup parce que tu es très en retard en orthographe. C'est pour ton bien que je te réprimande. Je pense que tu vas m'obéir. N'oublie pas que la connaissance ne prend pas de place.

Sans rien d'autre à vous dire, ceux du village envoient leur salut à tous les espagnols qui se trouvent avec vous.

Et la Galera, as-tu des nouvelles de son mari ?

Lettre 22

La Condamine, 11 juillet 1939.

Dans ta dernière lettre tu me dis que vous allez bien, ce dont nous sommes heureux, et aussi que vous n'avez pas reçu de nos nouvelles, ce qui est étrange parce que nous écrivons immédiatement après avoir reçu les vôtres. Nous le faisons ainsi parce que, précisément, le seul plaisir que nous avons est de recevoir des lettres. Je pense que pendant que je vous écris, vous aurez reçu ma lettre précédente.

Je dois te dire que nous nous sommes fait tirer le portrait, Juan et moi pour vous puissiez nous voir. Je me suis aussi dépeint avec le groupe dans la pièce. J'ai acheté deux photos : l'une pour moi et l'autre pour vous permettre de découvrir les travailleurs de notre section. De plus, nous voulons nous photographier tous sous la tente de campagne - la baraque tente - afin que nous ayons un souvenir s'ils nous séparent.

Malheureusement, je pense qu'il nous reste peu de jours ou nous continuerons ensemble, puisque les Sesé et l'Ignacio - ou plutôt le Valenciano - ont les avais pour revenir en Espagne. Entre-temps, nous avons reçu du Gouvernement français une circulaire stipulant que chacun d'entre nous doit demander où il veut aller, que ce soit en Espagne, soit dans toute autre nation. Vous me direz par retour de courrier s'ils vous ont dit quelque chose de nouveau pour être d'accord sur ce que nous pensons. Je suis toujours dans le même état d'esprit : aller au Mexique, parce que pour l'Espagne je vois très mal la chose pour les républicains. Je te le répète : dis-moi rapidement si, comme je crois, vous avez reçu la circulaire demandant une telle alternative. Dans l'affirmative, envoyez-moi votre réaction.

Le 14 courant, nous aurons une fête en l'honneur de la République française, mais on ne nous a pas dit si nous participerions aux festivités. Ici, nous avons un temps très bon et très sain. Nous n'avons ni mouches, ni puces, ni punaises, ni poux, aucune autre classe de bestioles amies de la misère. Nous vivons propres et mangeons bien. Comme je voudrais que tu puisses dire la même chose ! Dites-moi exactement quel est votre état actuel.

Je suis satisfait de savoir que notre fils Sebastian est retourné à l'atelier parce que ses maîtres l'apprécient beaucoup, malgré le peu qu'il a travaillé à la forge. Mais je suis mal depuis qu'il m'a dit qu'il avait peu de force. Prends soin de lui et dis-moi quel est exactement son mal. Je veux aussi savoir ce que fait Valero. Comment passe t'il le

temps ? Il a 13 ans et, à son âge, il doit savoir quelle est son but dans la vie. Combien je serai enchanté s'il pouvait suivre son grand frère ! Mais il peut choisir une autre voie, puisqu'il a l'âge pour penser à son propre avenir, ou avoir foi en quelque chose.

Lettre 23

La Condamine Chatelard, 12 juillet 1939

Je vous écris cette lettre pour vous demander quel est le motif

de votre retard à répondre à nos lettres, lesquelles, vous sont sûrement parvenues. Je ne doute pas que vous sachiez comment nous nous trouvons. Ne tardez plus à nous écrire.

Nous avons passé ce Dimanche à chasser les marmottes et à laver les dessous, tâche que nous faisons habituellement les dimanches, avant de nous occuper du reprisage que nous faisons parfois le soir. Nous avons déjà une marmotte dans le marabout¹³ que nous avons mise dans une cage avec l'intention de la dresser. El Fin est le dompteur. Il lui donne des os à manger, du chocolat, des gâteaux et il la sort paître comme si c'était un petit agneau. Juan lui a fabriqué une cage pour l'emmener avec nous, étant donné que l'on dit que bientôt nous serons transférés dans un autre camp, vu que nous sommes en train de finir ce travail.

Mon cher fils Sebastián, raconte-moi comment tu t'en sors avec le travail dans l'atelier.

Mon cher fils Valero. Confie-moi si tu penses au métier que tu veux apprendre parce qu'il me semble que tu ne veux rien me dire sur le sujet.

Lettre 24

La Condamine Chatelard, 16 juillet 1939

Je réponds à la vôtre du 7 de ce mois, que j'ai reçu en retard. Tout

¹³ Grande tente militaire circulaire et pouvant accueillir plusieurs personnes.

d'abord, je te demande d'écrire la date de ma dernière lettre, et ce chaque fois que tu me réponds, comme moi je le fais, juste au cas où nos lettres seraient arrêtées en cours de route. Je vous ai envoyé une lettre le 11 et une autre le 12 et tu ne mentionne pas si tu les as reçus. Tu me demande si je travaille toujours à la même chose. Eh bien oui, je continue à faire la chaussée sur la route.

Je ne crois rien de ce que tu me dis à propos de la lettre que j'ai reçue d'Espagne. Alors relis-la et dis-moi si tu restes sur ta position, ou si tu en as une autre. Je vois toujours la chose très emmêlée. L'unique que je croie est celle qu'a écrite Rosario ou José.

Remercie Mme Engracia pour les cadeaux qu'elle vous a donnés. En ce qui concerne l'Espagne, il faut accorder plus de temps aux choses. Maintenant je veux que tu répondes aux lettres du 11 et de la 12 pour connaître votre opinion. Faites-le par retour de courrier.

Je suis plus qu'heureux de savoir que Sebastian travaille toujours dans l'atelier. Il gagne peu, mais il peut apprendre beaucoup. Celui qui ne sait pas souffrir n'atteint jamais rien. C'est pourquoi l'on dit que l'on souvient de ce qu'on écrit avec du sang.

Celui qui n'apprend pas ne peut pas comprendre les circonstances dans lesquelles nous vivons. La première chose est de savoir comment gagner la sympathie des autres afin qu'un jour, ils puissent récompenser ta valeur. Il est très important que Sebastian soit dans un bon environnement parce que la graine tombée sur un mauvais sol ne peut pas germer et croître avec bonheur.

Sebastian, je t'écrirai une autre lettre. Valero, je vois que ton écriture est très bien. Juana, tu me dis que tu es en train de faire des chaussettes. Félicitations, apprenez que l'apprentissage est la meilleure chose à faire. Anastasio, en voyant ta mauvaise écriture, je sais que tu étudies très peu. Tu le paieras plus tard. Lauro et Alicia, je suis contente de voir que vous jouez beaucoup.

Lettre 25

La Condamine Chatelard, 18 juillet 1939

Je réponds à vos lettres du 14 et 15 Juillet, dans lesquelles j'ai pu constater que vous êtes en bonne santé et c'est ce que je souhaite le plus. Ce qui est triste c'est que tu me dis que votre situation est mauvaise et je ne peux t'aider qu'en te disant dans mes lettres que tu aies de la patience. Courage, ceci finira bientôt et quelque chose va se passer qui viendra changer en bien notre mauvaise situation. Cela ne sert à rien de bouder. Le besoin ne connaît pas de loi, alors sans faire de mal à personne, essayez de gagner tout ce que vous pourrez afin de vous acheter ce qui est vital. Juan a reçu la permission de pouvoir aller chez son oncle et sa tante.

Maintenant il va demander la procédure d'embarquement avec l'espoir qu'ils vont lui accorder ou, au moins, qu'il sera pris en charge. Moi je n'ai pas encore commencé parce que j'espère qu'ils nous donneront ce qu'ils nous ont promis. Ce que nous devons savoir, et s'ils nous grouperont avant d'embarquer. Si après une semaine ils ne répondent pas, nous ferons plus de demandes. Dites-moi vite tout ce que vous savez sur cette affaire.

Nous aussi avons également eu une grande fête. Ils nous ont donné un bon repas. Des matches de football, de tiré de corde, de course et de concours de marabout ont été organisés. Le nôtre a gagné un prix, deux bouteilles de bière plus un paquet de tabac.

Tu me diras si les familles qui vont à l'étranger paient pour le voyage ou si elles le demandent seulement. Renseigne-toi du mieux que tu peux. J'imagine qu'avec autant d'Espagnols, il est logique qu'il y ait une famille qui pense (et même s'informe) à partir à l'étranger sans obligation de payer le voyage. S'il y en a, dis-moi comment procèdent ils. Tu me dis que tu as des douleurs osseuses - ou des rhumatismes – et tu me demande si je souffre du dos. Je me sens de cinq ans plus jeune et que je n'ai aucune douleur de ce type. C'est pourquoi je suis doublement désolé pour tes douleurs.

En ce qui concerne la situation en Espagne, nous la voyons si mauvaise et si difficile que seul une contre révolution pourrait y remédier. Mais cette solution nécessiterait plusieurs jours et de nombreuses victimes.

Tu me rappelles que notre fille Alicia a quatre ans. Je lui ai envoyé

des félicitations et toi donnes lui un très fort baiser de ma part. C'est tout ce que nous pouvons faire, en espérant que nous pourrions mieux célébrer son prochain anniversaire, en lui offrant notre présence comme plus grand cadeau.

Revenons à la lettre embrouillée que j'ai reçue d'Espagne. Après beaucoup de réflexion, j'en déduis que cette Manuela est Rosario et le Tamel est le Chulo.

La Martina est Marta, qui doit être morte à Valence, et son frère (le fils de Rosario) est le garçon qui est mort. Mon père doit être mort puisqu'ils ne parlent pas de lui et m'envoient seulement des souvenirs de ma mère. Bien que rien transparait, la lettre montre la répression et la peur qui règnent au village. Plus j'y pense et moins j'ai envie d'écrire pour ne pas les compromettre. Ne réponds qu'à la lettre d'Ignacio el Valenciano, quelques lignes leur disant que nous allons tous bien, et c'est tout.

Cher fils Sebastian. Tout d'abord je te souhaite lune bonne santé, puisque tu en as besoin, et puis je t'assure que ma pensée est en harmonie avec la tienne. Nous irons au Mexique pour nous débarrasser d'une autre guerre et avoir un meilleur avenir. Au sujet de l'atelier, tu me dis que tu es très à l'aise, ce qui me fait me demander pourquoi il serait dommage de te sortir de ce travail, étant la première fois dans ta vie que tu as l'occasion d'apprendre beaucoup, comme tu me le dis.

Valero. Tu m'avoues - enfin - le travail¹⁴ que tu as l'intention de faire. Je vais te dire que ce travail n'a pas d'avenir en raison de son manque de développement.

Sebastian peut, s'il s'applique dans le sien, être mécanicien. Je te dis cela mais fais ce que tu veux faire, même si je répète que ce que tu aimes je n'appelle pas cela un travail. Je ne veux pas un jour que tu dises que ton père s'est opposé à ta volonté quand tu étais assez vieux pour choisir ton chemin.

¹⁴ Valero voulait être coiffeur.

Lettre 26

La Condamine Chatelard, 22 juillet 1939

Dans la tienne du 19 tu me dis que je ne te raconte rien au sujet de la. Cela m'étonne car, dans ma lettre du 18, je vous racontais que, lors de cette fête, un concours de marabouts fut organisé, ornés de fleurs et de branches. Sachez que le nôtre a remporté le premier prix. Nous l'avons décoré en faisant le drapeau français avec des fleurs. Le capitaine et son assistant étaient très reconnaissants. Les deux m'ont félicité car j'étais responsable du dit marabout. Comme vous le voyez, partout où je vais, le malheur d'être responsable de quelque chose me suit.

Note : les Français appellent *marabú* la tente - ou baraque pour nous - dans laquelle nous vivons et ils l'écrivent "marabout".

Tu me demande d'écrire en Espagne, pour les questionner sur la maison. Cela ne se peut pas parce qu'ils sont très réprimés et je ne veux pas les compromettre. Tout ce que je dis c'est que nous allons bien. Je ne veux pas avoir la douleur de savoir que quelqu'un dans ma famille s'est fait prendre à cause de moi. Il est bien dit que le mal que l'on fait, cause plus de mal à celui qui le fait qu'à celui qui le subit. Malgré tout je crois que ces injustices seront bientôt arrangées pour que nous puissions, au moins, correspondre normalement.

A propos ce que tu me dis sur les réfugiés qui retournent en Espagne, je te répète que nous n'avons pas à nous en préoccuper. Le jour viendra où nous pourrons disposer de nous-même. Pour le moment, ce qui nous intéresse le plus, c'est de nous rejoindre. Ensuite, nous verrons comment nous agirons en fonction des progrès de la politique internationale. À première vue, je pense que très bientôt il y aura des changements importants.

Pour te répondre sur ce que tu me demandes sur el Fin, sache qu'il a écrit plusieurs lettres au village et qu'il n'a pas reçu une seule réponse. En d'autres termes, il ne sait rien du tout de sa famille (femme, mère, frères). Nous pouvons donc être satisfaits puisque, comme tu le vois, il y a beaucoup de gens qui sont plus malheureux que nous.

Cher fils Sebastian. Tu ne peux pas imaginer la joie que tu me donnes en me disant que tu travailles avec plaisir à l'atelier. Eh bien oui, je suis très content que tu aimes le travail, parce que c'est en se comportant ainsi que tu deviendras un homme. L'homme bon gagne toujours une récompense. De mes parents, je me souviens de cette

phrase : Le bon vin, apporte la vente avec lui. En outre, en voyant ta satisfaction, j'ai l'espoir qu'avec l'enseignement nécessaire, tu pourras devenir un mécanicien, ou quelque chose qui est liée à la métallurgie. Pour notre part, nous ferons pour que tu arrives à concrétiser tes désirs.

Cher fils Valero. Dans ta lettre tu me dis le travail que tu as choisi. Je veux que tu saches ma pensée. Pour moi, ce que tu penses c'est de ne pas travailler, car être coiffeur n'est pas un métier. Avec lui, tu ne pourras jamais obtenir de prestige.

Anastasio, lis les lettres que j'écris à tes petits frères et souviens-toi de mes conseils jusqu'à ce que tu puisses te reconnaître en eux. Comme vous n'avez pas de livres ; lisez et copiez ce que je vous conseille. Juana, Lauro et Alicia, ne croyez pas que je vous oublie.

Lettre 27

La Condamine Chatelard, 24 juillet 1939

Je réponds à votre lettre du 21 du courant dans lequel vous me posez des questions sur les fiches. Et bien aujourd'hui nous les faisons pour ne pas perdre de temps. Vous me dites que vous vous ennuyez tous. Soyez patient qui est déjà acheminé l'instance, et croyez que quelque chose sortira de ceci. Ne parlons plus de l'Espagne car il semble que sa situation soit très tendue. Je suis très surpris de ce que tu me racontes sur les Calandinos, puisque j'étais convaincu qu'ils étaient partis en Espagne pour m'avoir dit que l'Encarna¹⁵ partait. Et Estéban, où est-il ?

Cher fils Sebastian. Après te souhaiter une bonne santé, je passe à ceci : pour moi, la politique c'est terminé. Nous avons souffert de tant de tromperies que, crois-moi, je n'écoute personne : un homme avertit en vaut deux. Quand je serai en votre compagnie, nous chercherons une maison - parce que le marié, maison veut - où qu'elle se trouve et je travaillerais à ce que nous puissions y vivre en paix. Je ne confie ni aux uns ni aux autres. Il est bien connu qu'autant de têtes, autant d'opinions. Je ne comprends pas très bien ce que tu me dis de ton travail. Est-ce que soudain l'atelier ne te plaît plus ou est-ce le village ? Peut-être que c'est le terrain, trop vallonné, puisque vous me dites que c'est très mauvais, pas de champs pour l'agriculture. Est-ce très froid ?

Souvenirs pour tous les Espagnols et les gens de votre confiance.

Lettre 28

La Condamine Chatelard, 29 juillet 1939

¹⁵ Diminutif de Encarnacion.

J'ai reçu votre lettre du 26, ce qui m'a fait plaisir, mais pas tout à fait parce que tu me dis que depuis que tu es dans ces terres tu souffres de rhumatismes, et moi je ne m'explique pas le genre de climat que vous avez.

Je comprends que nos souffrances communes te font dire que, si je n'étais pas intervenu en faveur de la République, aujourd'hui nous serions ensemble et tranquilles dans notre maison. Bien que de raison et de folie nous en sommes tous pourvu, je te réponds que je suis satisfait d'être en France.

Crois-moi: si nous étions restés en Espagne, aujourd'hui nous serions séparés comme maintenant, même sans être républicains. Je crois que je suis dans mon droit quand j'affirme que mon obligation en tant que père est de démontrer à nos enfants que la liberté et la justice doivent être défendues contre la dictature. On sait de tous temps que, pour s'imposer, nous écraser, les dictateurs profitent de toutes les causes de colère pour nous confronter, le moment choisi, l'un contre l'autre.

Je te préviens que tu ne me donne aucune satisfaction quand tu râles, que tu es stupide de vaciller et de tant espérer pour le jour où nous nous réunirons. Ta plainte n'a pas de fondement et montre que tu as perdu patience et que tu perds confiance. Aies la capacité de te ressaisir de nouveau, te rendant compte avec lucidité de notre état. Comment croire que nous nous rencontrerons dans un mois ou deux mois ? Aie confiance que cela finira, donnant raison à l'adage catholique qui dit que : Dieu ne veut pas que toujours pleurent les enfants de la même mère.

Les dés sont jetés. Tout dépend des autorités françaises. Les Sulema ont eus tous les avals il y a deux mois et n'ont toujours pas l'autorisation de partir. Tu dois faire preuve de courage et de patience. Pensez seulement à t'occuper de tes enfants et ne deviens pas stupide. Je te le répète de nouveau : pour l'instant nous devons prendre les choses telles qu'elles se présentent, sans avoir peur, tout a une fin.

Mon cher fils Sebastián. Tu me dis que tu vois la situation en Espagne très embrouillée. Je le vois aussi comme ça. C'est pour quelque chose

que se sont rebellés, d'après ce qu'on dit, Queipo de Llano et Yagüe¹⁶, dans lesquels Franco a mis sa plus grande confiance. Quelque chose de grand doit arriver. Et je pense que nous ne tarderons pas à le voir.

Lettre 29

¹⁶ Généraux nationalistes

La Condamine Chatelard, 1er août 1939

Dans ta lettre du 29 tu me parles de ces familles qui t'aident dans tout ce qu'elles peuvent. Bien que je ne puisse pas les remercier depuis la situation dans laquelle je me trouve, je pense pouvoir un jour les récompenser avec toute ma bonne volonté. Je ne demande pas les adresses de ces braves gens, ni ceux des maîtres de l'atelier où travaille Sébastien, car j'irai sûrement les voir bientôt et, mieux que de leur écrire, je pourrai leur parler en personne. Le capitaine du camp nous a dit qu'il allait nous donner une permission de quatre jours pour que nous puissions voir nos familles, tant nous l'avons sollicité. Nous ne savons pas quel jour ce sera, mais nous pensons que cela ne prendra pas longtemps avant que nous nous embrassions.

Dimanche dernier, Juan et d'autres compagnons du campement sommes allés faire une excursion dans les montagnes. Nous avons trouvé des endroits couverts d'un mètre de neige et nous avons traversé difficilement un tunnel couvert de glace¹⁷. Dans les hauteurs nous nous sommes réunis avec des compagnons qui travaillent dans d'autres compagnies, dans les mêmes conditions que nous.

Tu me demandes si le Valenciano a écrit d'Espagne. Non, nous n'avons pas plus reçu de nouvelles, mais nous en aurons bientôt puisque les frères Sulema sont finalement partis en Espagne. Ils nous ont dit qu'ils nous diraient dans quelle situation nous sommes, et ils nous ont promis qu'ils ne nous écriraient dès qu'ils seront arrivés, pour nous dire ce qu'il se passe derrière les Pyrénées.

Mon cher fils Sebastián. Je suis satisfait de la peinture que tu me fais de ce pays, avec ses prairies, sa terre noire, propice à la culture de légumes et ses troupeaux de bovins. Je peux noter que tu t'es promené loin de la ville, à cause de sa région, parce que dans une lettre, il n'y a pas longtemps, ta description du paysage était très différente. Comme tu me le dis, tu te débrouilles plus que bien dans l'atelier, ce qui est ma plus grande joie. Applique-toi cette connaissance pour te servir un jour. Je te prie d'avoir la patience d'apprendre, jour après jour,

¹⁷ Le tunnel du col du Parpaillon

obstinément.

Donnez mon bon souvenir à la Cinta et à Rosa

La Condamine Chatelard, 6 août 1939

En lisant votre lettre du 22, ma confusion est grande vu que, toi et Alicia, ne pouvez pas résister à ce climat. Je suis désolé à ce sujet, et encore plus parce que je ne peux rien faire pour vous aider. Faire ce que tu demandes ne peut pas être. Tu sais que si j'avais cette possibilité, je l'aurais déjà fait. Aujourd'hui tout serait résolu. Les mots « relocalisation », « se joindre », « voyages » et tous ceux que tu me dis ne seraient plus utilisés. Tu es pardonnée parce que, au fond, tu n'ignores pas que nous ne pouvons rien faire, si ce n'est que de nous accommoder avec le temps. Cela ne signifie pas que le jour heureux que nous espérons tous ne viendra pas. J'espère que les demandes faites au capitaine seront approuvées pour que nous rapprochions les uns des autres, mettant ainsi fin au mécontentement que, selon ce que tu me dis, vous vivez dans cette ville. Pour le moment, nous devons traverser cette période de souffrance et avoir de la patience, bien que nous ne le voulions pas, parce que ce sont les circonstances qui dominant. Après notre souffrance, tu me dis le Calvaire de la Cinta. Pour moi, la Cinta est un miroir pour se regarder avec résignation. Combien serait-il si plus triste nous étions séparés, sans rien savoir de nous, sans espoir de nous réunir. Le cas de la Cinta est à se désespérer et, pourtant, elle le supporte, consciente qu'il n'a aucun autre remède dans la vie. Pauvre celui qui est touché par la perte sans rémission ! Quand tu lui écriras, tu lui diras que je sens dans mon cœur sa douleur d'épouse seule en terre étrangère et sans espoir d'avoir des nouvelles de son mari.

Les mauvaises nouvelles arrivent toujours en premier et mal accompagnées. Cela m'affecte aussi beaucoup et je suis douloureusement surpris par la mort de Pere. La pauvre Monserrat doit être dans une affliction terrible, car il n'y a pas de plus grand désespoir pour une mère que de voir mourir un enfant. Et l'autre ? Sûrement on ne sait rien de lui. C'est une existence de douleurs que tous les réfugiés doivent vivre ; et heureusement que, malgré tant de souffrances, nous ayons traversé la frontière, parce qu'alors, nos souffrances seraient plus grandes et plus intenses. Oui, remercions notre destin pour le fait que les lettres venant d'Espagne nous apportent de très mauvaises nouvelles, où est sont pressurées la liberté

et la justice la plus élémentaire. Comme tu peux le voir, tu dois t'armer de courage pour que tu ne puisses pas manquer de force dans l'attente de temps meilleurs. Pour te résigner, à tes côtés tu as l'exemple de la Cinta

D'après ce que tu me dis le cas de Valero est difficile parce qu'il est mineur. Moi je te dis que cela ne coûte rien d'y regarder. Comme ils lui interdisent de jouer dans la rue toute la journée, il pourrait discrètement s'approcher de l'atelier pour voir son frère travailler et, honnêtement, il pourrait se faire voir et se faire apprécier du propriétaire, assez même pour lui donner – et pourquoi pas ? - quelque chose à faire pour aider l'un ou l'autre. Ce ne serait pas grave s'il ne le paye pas. Ce qui compte, c'est qu'il persiste avec des occupations qui pourraient lui être bénéfiques.

Envoie-moi l'adresse du patron de l'atelier pour que je lui demande, puisque vous ne pouvez pas le faire. Je l'ai déjà demandé dans une autre lettre.

La Condamine Chatelard, 9 août 1939

Avant tout, je laisse éclater ma joie en apprenant que ta crise de rhumatisme est passée. Tu n'as pas à me dire qu'ayant moi mangé, le monde entier a mangé ! Tu sais bien que je ne puis rien faire ce qui se dit rien ! De sorte que cela suffit. Pourquoi tiens-tu à prolonger ta plainte ? Tu te plains que tu dois faire tout ce qui est mauvais pour ta santé, c'est-à-dire toucher l'eau, et que ton lessivage vaut 10 et on t'en donne seulement 5. Eh bien ! ménages-toi le plus que tu peux, et ne sois pas surprise parce que nous avons perdu, et, donc, pour le moment nous devons supporter le mal.

Bien que nous soyons exploités, nous avons une dette envers la France ; et cela d'autant plus en sachant, grâce aux lettres que nous recevons, le drame que vit l'Espagne. On souffre beaucoup plus là-bas. Donc, nous devons être très patients afin de tenir le coup jusqu'à la fin de notre calvaire, la fin duquel ne peut pas être très éloigné. L'actualité actuelle nous oblige à être plus forts que jamais, et nous rappelle que si nous n'ajoutons pas la volonté à la force, on n'a pas de force.

Tu te plains que tu ne peux pas, changer les sandales aux uns et les pantalons aux autres ; qu'ils ressemblent tous à de gitans. Crois-moi, j'en suis très peiné. Si l'on vit en hésitant, on ne fait rien. Seul peut nous réjouir l'espoir que bientôt nous nous verrons. Connaissant ton caractère, je comprends ce que tu souffres ; et la peur que tu as de la grande rivière qui longe le village où vous êtes, rien qu'en pensant que les petits peuvent s'en approcher. Ce que je ne comprends pas est que les grands n'aient pas la précaution de leur expliquer le danger. Ne te soucie plus en voyant que les réfugiés qui s'en vont en Espagne sont nombreux. Nous, nous irons lorsque ce sera intéressant pour nous d'y revenir.

Cher fils Sebastián. En me disant que vous allez tous perdre la raison si votre situation ne change pas, tu ne peux pas savoir comme tu me surprends. Vraiment, je n'attendais pas cela de toi. Je ne comprends pas que toi, avec tes années et les tragédies que tu as vécues, réfléchisses de cette façon. L'être vaincu par la faiblesse des autres me révèle que tu as perdu ce que je t'ai enseigné. Si tu suis ceux que s'écartent de la réalité, du respect de leurs aînés, du travail et de

l'étude, tu suis le mauvais chemin. Aie confiance jusqu'à vaincre sans jamais penser « *jeter le manche après la cognée* ». C'est en vain que je vous ai donné tant de conseils. Mon seul désir est d'être bientôt avec vous afin de juger chacun au travers de ses actes et pour vous apprendre à tous le chemin que l'on doit suivre.

La Condamine Chatelard, 12 août 1939

Vos lettres du 5 et du 8 me réjouissent car je vois en elles la joie que vous avez en apprenant qu'on nous a approuvé la permission que nous avons sollicitée cela fait longtemps. Cependant, nous ne savons pas s'ils vous nous accorder notre rapprochement. Nous attendons résignés, en nous disant : "mieux vaut un tien que deux tu l'auras". Ce qui me réjouirait aussi est que la Galera et ce qui la concerne aient beaucoup de chance. Si tu écris à la Cinta, n'oublie pas de lui dire que je suis plus que désolé qu'elle soit toujours sans nouvelles de son mari. Tu ne dis rien de la Pepa, ni de Monserrat. Ne sont-elles pas ensemble ? Tu ne dis rien non plus de José, ni de Rafos.

Je suis très peiné que vous ayez eu un tel orage. C'est bien dommage parce que, peut-être, il a porté préjudice aux personnes avec lesquelles vous avez de relations, je me réfère au manger. D'après ce que vous me racontez, je crois que votre région a un climat plutôt tempéré, puisqu'on y récolte du raisin. Si son climat était aussi froid que celui d'ici, la vigne ne pousserait pas. Par conséquent, vous devez avoir plusieurs sortes de fruits. A ta question concernant Estéban, saches qu'il a écrit. Il me dit que maintenant il a plus de liberté. Ils vont jusqu'à les laissez sortir du camp le dimanche, mais on constate encore qu'ils sont très surveillés. Lui aussi voudrait s'en aller au Mexique. Il vous envoie son bonjour.

Mon cher fils Sebastián. Avant tout je te remercie pour la joie que m'as donnée en me disant qu'on t'a donné une bonne note concernant la soudure. Eh bien, il ne tient qu'à toi de devenir un homme bien. Si le patron remarque que tu travailles bien, et, qu'en plus tu le fais intelligemment, sûrement qu'il te récompensera. Alors ton devoir sera d'y mettre du tien, tout ce que tu pourras faire pour apprendre jusqu'à devenir un professionnel. Plus tu sauras, mieux ce sera ; « *abondance de biens ne nuit pas* ». Tu ne me dis plus rien sur les leçons que Valero et toi vous vous donniez. Eh bien, continuez à le faire car plus on apprend quand on est jeune mieux c'est, puisque c'est quand le savoir s'enracine plus profondément. Les moments où vous êtes libérés du travail et des jeux, échangez entre vous des questions et des réponses.

Regardez si vous pouvez obtenir un dictionnaire car ce serait pour vous un avantage notable pour étudier, parler et écrire. Voyons si au bout de six mois vous arrivez à comprendre quelque peu la langue française. Bien l'apprendre sera pour vous très profitable, d'autant plus que nous ignorons qu'elle sera notre demeure. Eh bien oui, sans attendre demain, vous devez étudier avec ardeur afin d'arriver à être des hommes accomplis. Sebastián, ton travail doit être un stimulant afin que tu arrives jusqu'à être mécanicien. Je te dis cela pour bien des raisons. Une, parce que, étant un bon mécanicien tu ne manqueras pas de travail. Deux, parce que c'est un métier qui, j'en suis sûr en cas de guerre tu n'iras pas au front vu que la nation aura besoin de ton savoir-faire et de ton expérience pour accomplir les tâches productives. Saches qu'aller au front est la chose la plus terrible de la guerre. Je n'y suis allé que quelques heures lesquelles m'ont servi de leçon pour toute ma vie. Si cela se peut, ne vas pas aux tranchées. Comme père et pour l'amour que j'ai pour vous, je me sens obligé de vous donner ces conseils, mais que personne ne croit que c'est par lâcheté. Pour éviter la barbarie du front sans cesser d'être brave, autant toi Sebastián, que tes frères, mettez le plus grand intérêt à apprendre un bon métier. Étudiez et travaillez en écoutant les avertissements des plus grands et en consultant les méthodes nécessaires. Ne faites pas comme ces compagnons qui, selon ce que vous me dites ne font rien de la journée ; si vous voulez arriver à être des hommes qui, grâce à leur savoir peuvent obtenir assez de ce qu'ils voulaient. Sans avoir une mine rébarbative, ne leur donnez pas votre confiance car, à celui que tu révéles ton secret tu donnes ta liberté. Ce ne sont pas ces amis qui doivent vous conseiller, mais votre père, lequel veille sur vous pour que vous soyez toujours honnêtes. Aujourd'hui vous ne donnez pas de valeur à mes conseils parce que vous n'avez pas la maturité nécessaire pour comprendre les choses de la vie. Cependant, si vous n'avez pas la volonté d'étudier, un jour vous pleurerez en pensant à ce que votre père est en train de vous dire. Étant l'aîné, c'est toi, Sebastián, qui doit garder en mémoire ces conseils pour les enseigner plus tard à tous tes frères.

1939

Avec cette lettre je réponds aux vôtres du 11 et 12. L'affaire de la permission se complique. On dit que nous devons payer une partie du voyage. Nous ne savons pas si nous pourrions le faire, faute de n'avoir que très peu de francs¹⁸. Dans le cas où elle nous soit refusée à cause de cet ennui financier il nous reste encore en attente une autre permission, ainsi que la demande de pouvoir nous rapprocher. J'ai confiance car si nous n'obtenons pas l'une, on obtiendra l'autre. De sorte que tu dois encore faire preuve de patience laquelle, selon ce que tu me dis, est à bout de tant espérer. Je te prie d'avoir la force qu'exige l'affaire, parce que c'est une affaire de grande importance. Tu dois prendre cela avec calme et lentement, « *faisant contre mauvaise fortune bon cœur* ». N'oublie pas que la « *patience vient à bout de tout* ».

Tu recommences à me dire qu'ils sont nombreux ceux qui s'en vont en Espagne, et moi je te répète à nouveau que tu ne dois pas t'impatienter à cause de ne pouvoir les suivre. À ceux qui s'en vont je leur souhaite beaucoup de chance, et à ceux qui restent beaucoup de patience. Même s'ils tardent à arriver, nous, nous attendrons des tours meilleurs pour nous réunir définitivement, tout comme ceux qui s'en vont pour s'unir avec leur famille. Nous, occupons-nous de nous.

Vous désirez partir à un autre village ? Mon opinion est que mieux vaut un connu qu'un inconnu. Cela serait différent si c'était pour nous rapprocher, ou parce qu'on a décidé de vous changer de place par la force. En fait, tu peux en juger puisque tu as de bonnes relations et beaucoup de confiance dans ces familles qui d'après ce que tu me dis, te la rende en te faisant des cadeaux.

Je me réjouis qu'il n'y ait aucun problème avec Sebastián, vu que, selon toi, ils sont très contents de lui dans l'atelier. Tel qu'il est dirigé, il peut devenir un homme bien préparé. Tout autre est le problème que nous pose Valero. Il a 13 ans et, par conséquent, il n'a aucune occupation. Il faut tâcher de le faire travailler avec Sebastián, et cela même si on ne

¹⁸ Dans la lettre du 23 août, Juan écrit à son épouse Maria que le capitaine du camp lui a fait savoir que le voyage d'aller et retour coûtera à chacun d'eux 398 Francs.

lui donne rien pour le moment. Présente-le en prétextant qu'il s'ennuie parce qu'on vous interdit d'aller à l'école. Néanmoins il veut être utile à quelque chose. Je crois que tu pourras l'obtenir en étant seulement employé pour faire des courses, nettoyer et ranger les outils. Le principal est que durant les heures de travail tu saches où il est et qu'il puisse commencer à apprendre quelque chose en voyant travailler les autres. Il a déjà l'âge pour cela. Si jamais, pour résoudre cette affaire, le patron de Sebastián veut des renseignements sur moi, alors donnez-lui mon adresse. Il peut même demander des renseignements sur moi au capitaine Vidal du camp du Parpaillon (B), La Condamine. N'oubliez pas de le faire dans la mesure du possible. Je veux que vous m'envoyiez l'adresse de ce monsieur afin de lui envoyer une lettre pour le remercier de cette faveur. Si je ne vous l'ai pas demandée avant, c'est parce que je ne croyais pas que je tarderais tant à aller où vous êtes et parler personnellement avec lui. Je pensais faire de même avec ces familles qui t'aident sans compter.

Remercie Madame Engracia pour les services qu'elle te rend et qu'elle t'a rendus. Le jour viendra où nous pourrons les lui rendre et la récompenser. Alors, moi, je m'offrirai autant que je lui serai utile.

Avec quoi tu te laves la figure

Hier, 15, jour de la Vierge d'août, on nous a donné une fête. On nous a servi un bon repas. Mes compagnons de marabout amenèrent une gourde de bon vin, lequel nous a fait chanter la jota tout l'après-midi, nous dissipant ainsi les peines. Nous avons chanté des couplets comme ceux-ci :

*Pour être aussi charmante ?
Je me lave avec de l'eau claire
Et ainsi suit le reste
Tout le monde me dit,
Et moi, ainsi je l'approuve,
Ceux qui n'ont pas de tête
N'ont pas besoin de chapeau.
Étant un tour dans le champ*

Je me mis à penser :

Pourquoi ceux qui possèdent la terre

Ne savent pas la travailler ?

J'ai à nouveau reçu une lettre d'Estéban. Il me dit qu'il ne se trouve pas bien mais que, même si on lui donne plus, il n'accepterait pas de travailler dans nos conditions. Tu m'avoues que Encarna lui envoie des francs, sans lesquels il ne pourrait pas continuer à aller, comme-ci, comme-ça. Il est obligé de faire l'important. Le Valenciano a reçu une lettre du frère de Juaquin (le Valenciano plus jeune), qui se trouve dans un autre camp. Il lui dit que sa belle-sœur, la Doctora, est morte ; que sa mère vit dans la maison du Calvo, avec sa sœur celle du Cañicero; il lui dit aussi qu'ils ne savent rien du Cañicero et de son fils. Par conséquent dans chaque famille il y a un chagrin. Ignacio partira sûrement en Espagne le 30, avec des garanties.

Cher fils Valero. Je te répète ce que je dis dans une autre lettre, puisque, avec raison tu me declares que tu t'ennuies et que tu as envie d'apprendre. Mon souhait est que tu travailles à côté de ton frère aîné afin que, en le voyant travailler, tu aimes apprendre son métier, vu que c'est un métier qui te convient plus que celui de coiffeur. Ce dernier est si simple qu'il ne peut pas avoir une grande importance.

Benigna, en ce qui concerne Valero, mets lui 14 ans¹⁹.

Lettre 34

¹⁹ En France on ne pouvait pas travailler avant 14 ans, et la scolarité était obligatoire jusqu'à cet âge.

La Condamine Chatelard, 23 août 1939

Dans votre lettre du 20 vous m'assurez que votre santé est bonne, et vous me faites savoir votre mécontentement à cause du retard à vous écrire. Alors, que cette lettre arrive vite afin que vous soyez satisfaits et voyiez que je ne suis pas tel que vous me jugez.

Bien que tu sois impatiente d'avoir de mes nouvelles, ne te fâches pas au point de ce que tu me dis dans la lettre de Juan « que j'ai toujours été un grand dormeur, oubliant d'accomplir les devoirs courants ». Eh bien, je ne suis pas aussi méprisable parce que le 16 je t'ai écrit une longue lettre, dans laquelle je te disais des choses importantes et très intéressantes pour nous tous. Si jamais tu ne l'as pas reçue, fais le moi savoir rapidement. Si celle-ci reçue, elle est déjà arrivée entre tes mains, réponds à son contenu. J'ai besoin de savoir comment nous pouvons donner cours à l'affaire qu'elle expose. Ne perds pas facilement le bon sens. Sur ce que tu me dis, concernant l'évacuation des camps, obligeant ceux qui resteront en France à servir deux ans, nous, nous ne sommes au courant de rien. Je ne crois pas, ni je pense, que nous allons servir deux ans, ni non plus que nous tarderons autant à nous réunir. A la question sur les fiches, je te réponds qu'elles ne nous sont pas encore arrivées. Pour le moment nous devons tenter de vivre dans ce pays, car les choses vont très lentement. Dans le présent, vous devez étudier comment vous pouvez vous débrouiller où vous êtes car il vaut mieux ce qu'on connaît que ce qui nous est inconnu. Le sujet de la guerre est très délicat. Nul ne sait comment cela finira. Cela nous oblige à avoir la sérénité sans pour autant réduire notre volonté.

Nous pouvons nous surpasser parce que nous sommes habitués à supporter les événements de la guerre.

Tu me demandes si on nous a écrit d'Espagne. Eh bien non, nous ne savons rien, pas même des Sésé. Ignacio s'en va le dernier jour de ce mois. Je pense que, grâce à lui, nous finirons par savoir quelque chose des uns et des autres.

Donnes beaucoup de bons souvenirs à ceux de la Galera, et qu'ils aient beaucoup de chance.

Cher fils Sébastian. Je te dédie ces lignes pour te manifester la joie que j'ai eue en voyant dans ta lettre du 20 que tu aimes bien ton travail dans l'atelier. Ce que je n'arrive pas à comprendre c'est ce que tu me dis sur les prises de bec que tu as avec un des ouvriers. Cela ne me plaît pas car ça ne peut que mal finir pour toi, puisque tu es un étranger. Tu dois savoir qu'il y en a qui, non contents d'aigrir leur vie, cherchent le moyen d'aigrir celle des autres.

La Condamine Chatelard, 31 août 1939

J'ai reçu votre lettre du 28, dans laquelle je vois que vous êtes en bonne santé, mais aussi effrayés par la noirceur des événements actuels. Si j'étais avec vous, vous me verriez, vous donnant toujours du courage. Moi je ne me décourage pas en pensant à ce qui peut arriver. Ne crains pas ce qu'on ne connaît pas. Ce n'est pas la première fois que nous avons une mauvaise passe et nous tous vivons encore. Comme je te l'ai dit, nous sommes déjà habitués à souffrir pour continuer à vivre. Cela nous rend forts pour vaincre les attaques de l'adversité. C'est à notre tour de souffrir. Il y a toujours des gens qui souffrent sur cette terre, et cela depuis le temps le plus lointain.

Benigna, surmonte la peur en ayant plus confiance, car le temps mûrit tout ; et lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre. Nous, nous ne pouvons pas empêcher la guerre de venir, donc, si elle vient, nous devons continuer à supporter l'averse amère sans désespérer et sans que tu penses que nous ne nous reverrons plus. Jamais, même dans ton plus grand désespoir, tu dois penser cela, mais le contraire : que nous nous unirons bientôt, quoiqu'il arrive ; et que tous réunis nous aurons plus de force pour vaincre les calamités déchaînées par les hommes. Pour sortir de cette mauvaise passe, ôtes-toi de la tête qu'on nous fera aller aux tranchées. Tu me répètes ce que diffuse la radio et tu t'étonnes que je ne t'écoute pas. Saches que j'ai pas mal perdu la soif que j'avais d'apprendre les nouvelles. Ce qui fixe mon attention est l'expérience qu'il faut avoir pour savoir vivre lorsque je serai libéré de cet esclavage. Tout ce que dit la radio m'entre par une ouïe (OREILLE) et me sort par l'autre. Les discours ne m'intéressent pas. Je ne suis ni pour ni contre un tel autre. « Bien faire et laisser vivre ». La grande nouvelle d'ici est qu'on a transféré Juan de notre camp au village le plus proche de la Condamine. A la suite de la mobilisation des chauffeurs français, on l'a nommé chauffeur du camion qui nous apporte le ravitaillement. Le seul inconvénient que nous avons est que nous ne dormons pas ensemble ; mais nous nous échangeons des nouvelles tous les jours. Il dit qu'il est très content et qu'il est bien traité. On a également transféré un compagnon de notre marabout – un de Sabadell (Barcelone) – pour être chauffeur.

L'autre grande nouvelle est qu'aujourd'hui, 31 août, s'en va d'ici Ignacio pour aller en Espagne. Avec lui s'en vont soixante-deux (autres personnes). Ils étaient beaucoup plus, mais nombreux furent ceux que la peur a fait revenir en arrière.

Tu me demandes des photos du village. Ça ne se peut pas. Cela fait un mois que les Sésé sont partis et nous ne savons rien d'eux. Personne ne peut affirmer qu'ils sont arrivés à destination.

Cher fils Sébastian, je te souhaite la santé et la sérénité. Voyons si tu as la sagesse d'ôter de la tête de ta mère ses mauvaises pensées. Quand bien même vienne la guerre, toi, travailles et sois sérieux. Si tu peux avoir ton frère Valero en ta compagnie, fais le nécessaire pour que, s'ennuyant trop, il n'ait pas à s'acoquiner avec des malfaiteurs.

Ton père qui ne tardera pas à vous revoir.

La Condamine Chatelard, 3 septembre 1939

Avec cette lettre je réponds à la vôtre du 30 Août. Concernant ce que tu me demandes sur nous, eh bien oui, je crois que nous serons bientôt transférés à un autre endroit puisque nous sommes en train de finir les travaux. Quelques compagnies proches de la nôtre ont déjà été déplacées quelques kilomètres plus bas pour construire une autre route. Nous serons obligés de le suivre puisqu'où nous nous trouvons il nous sera bientôt impossible de travailler à cause de la température trop basse. C'est Juan qui, avec le camion qu'on lui a confié, évacue lesdites compagnies et continue à approvisionner les camps des travailleurs espagnols des Basses Alpes. Peu à peu, nous nous rapprocherons. Nous nous dominons le froid. Le problème est que vous puissiez vous débrouiller, même en peinant, durant cette période froide, triste et assez longue. Surtout ne vous découragez pas. Il faut que de ce que nous subissons vous sortiez bons et non rebelles. Ayez de la force pour conserver le courage car, si vous le perdez nous ne pourrions pas profiter de la joie que nous aurons le jour où nous serons ensemble. Je souhaite que ces mots soient un soulagement pour tous. Aussitôt que nous serons réunis nous ferons en sorte que nous entreprenions une nouvelle vie. Agissez pour que ce jour tant espéré soit joyeux comme un pinson. La guerre chemine une fois de plus la faux à la main²⁰. Comme la majorité des gens, nous ne savons pas jusqu'où elle arrivera ni ce qui s'en suivra, alors, vous, faites attention. Moins vous parlerez du conflit et mieux ce sera. Si on vous incite à répondre aux questions sur ce thème, taisez-vous. « A folle demande, point de réponse ». Car on ne sait jamais avec qui on parle, il est bien connu qu'avec la langue on peut faire plus de mal qu'avec un poignard. Aussi bien dans les conversations que dans les lettres ne vous engagez pas, ni vous ni quiconque. En temps de guerre les dommages sont habituellement très graves. Ces avertissements sont pour vous tous, et spécialement pour les garçons. Benigna, ne te laisses pas commenter qui sont les bons ou les méchants si tu désires n'avoir pas d'ennuis.

²⁰ Après l'invasion de la Pologne par Hitler, l'Angleterre et la France déclarent la guerre à l'Allemagne le 3 Septembre 1939.

Cher Fils Sébastian. J'ai reçu ta lettre du 30, laquelle m'a fait plaisir en sachant que ta santé est bonne. Sur ce que tu me dis de Valero, n'y attache pas tant d'importance. Je n'éprouve pas de peine pour lui, mais pour toi, puisque tu dois abandonner l'atelier. J'avais le pressentiment qu'il se passait quelque chose à ce sujet puisque je vous ai demandé l'adresse de ton patron et vous ne me l'avez pas donnée. Votre comportement m'étonna mais j'avais confiance. Mais, cela dit, je veux que tu sois sincère et bien entendu, tu me dises la vérité. Dis-moi si c'est un ordre du Préfet, du patron, ou parce que tu as fait une faute. Tu ne dois rien me cacher car, quel qu'ait été (la raison) de ton renvoi, nous pouvons faire quelque réclamation. Je crois que, vu l'état présent de la France, il est invraisemblable qu'on congédie les travailleurs quand on a le plus besoin d'eux. Si ce n'est pas une erreur, c'est qu'il y a eu faute. Réponds-moi vite, avec sincérité, car les choses mal faites, après les avoir commises, ont plus tendance à être réprimandées que corrigées. Quelqu'un a dit cela pour que je puisse te le dire aujourd'hui, un jour de plus des jours graves que nous vivons.

Lettre 37

La Condamine Chatelard, 14 septembre 1939

Même si ans votre lettre du 8 tu me dis que tu es forte, j'ai l'impression que tu es allée à l'hôpital, parce que c'est la pire chose qui puisse nous arriver quand nous avons besoin de plus de santé que jamais. Le rhumatisme est une maladie très longue. Il t'attaque au mauvais moment et au mauvais endroit, mais je suis convaincu que tu t'es bien rétablie pour continuer à lutter contre notre malchance. Essayez de ne pas toucher l'eau froide. Évite-la de toute tes forces parce que je sais que c'est un poison pour tes os. Prends bien soin de ta santé afin qu'au jour de notre union nous oublions tout ce qui s'est passé depuis notre évasion de chez nous. Débarrasse-toi du désespoir que tu as en regardant et en écoutant ce que nous avons vécu et maintenant ce que nous traversons en France. On sait que parler trop du temps, c'est perdre son temps. Toi-même tu te conformeras en étudiant avec intelligence ce que tu dois et peut faire pour vaincre le désespoir. Lorsque le jour viendra – et qui arrivera ! – que tout cela sera fini, nous profiterons avec plus de désir du temps qui nous reste, vivant comme des êtres humains. Pour tout cela, je te prie de prendre ton mal en patience et de méditer cette leçon, encore une des nombreuses que je l'ai déjà donné, et tu verras comment tu vivras plus protégée par ta santé. Ne désespère pas. Récupère ta santé, comme le reste, avec patience et beaucoup de travail. Pour te rendre heureuse, et te faire abandonner ta mauvaise humeur, je te chante cette jota :

La femme mise en amour

jette plus de feu que la foudre,

et mise en détestation

d'une puce fait un cheval.

Jette les douleurs dans l'air. Revêts-toi de sérénité et garde confiance, c'est ce qui, moi, me fait vivre. A quoi bon dire "il vaut mieux mourir", sachant que nous devons tous mourir ?

Une chanson dit:

La peine est en train de me tuer

Et le monde continue de tourner...

Par conséquent, le génie et la figure à la tombe. Puisque, cahin, caha, nous devons marcher, nous marchons en regardant devant nous, et pas découragés ou maudissant la route pierreuse.

Tu ne me dis pas si les réfugiés qui vous ont rejoint sont espagnols ou français. Si, comme tu me le dis, vous êtes seul dans une maison, je pense que vous serez bien. Tu me diras comment ils vous fournissent, ce que vous avez pour dormir et si vous avez besoin de quoi vous habiller. Dites-moi si vous avez reçu les deux paquets que nous vous avons envoyés, un Juan et un autre moi. Le mien contient deux maillots de corps, un slip (de ceux que j'ai amené de la Junquera), trois pulls et des pantalons pour Sebastian, que le Sesé m'a donné.

Tu me dis que je suis très vieux. Eh bien, je n'ai que 45 ans et j'ai beaucoup de force avec laquelle, malheureusement, je ne peux pas faire ce que je ferais si j'étais à vos côtés. Je le veux vraiment mais je ne peux pas l'avoir. Heureusement, j'ai de l'espoir et la patience nécessaire. Tu me demande ce que nous faisons. La même chose : travaillant toujours sur la même route. Comme je te l'ai dit, nous serons bientôt déplacés car nous sommes près d'avoir terminé la chaussée. Nous ne savons toujours pas s'ils nous descendront ou se trouve Juan.

Tu te plains que enfants sont agités. C'est une nouvelle qui me rend très heureux parce que ce que je ne veux pas, c'est qu'ils soient trop calmes et trop chétifs. Comme les petits animaux, les enfants doivent être mouvement.

Mon cher fils Sebastián. Ta lettre du 16, me rend heureux, puisque tu es en bonne santé, et je suis désolé que tu ne puisses pas travailler dans ton métier parce qu'étant un étranger. Un jour viendra où nous pourrons t'instruire. Ne perds jamais la passion qui sera ton avenir. Maintenant que, bien sûr, tu es au chômage, essaye de donner quelques leçons, ce qui te permettra d'apprendre, parce tu as trop de retard en écriture ; et il serait même moche qu'un homme qui veut devenir mécanicien ne sache pas percevoir qu'il a une écriture si mauvaise, et qu'il fasse tant d'erreurs en écrivant pour ne pas avoir prêter attention à l'importance de l'enseignement

Mon cher fils Valero. Malgré ta malchance, je suis heureux parce que tu me montre ton ressentiment de ne pas avoir pu (pas même essaye) de travailler avec ton frère, l'un pour apprendre et l'autre pour

contribuer au mieux-être de tout le monde. Étant donné qu'à cause du changement de la situation, cela ne peut pas être, je te demande, bien sûr et encore une fois, que tu essayes d'étudier, en particulier le calcul. Un jour, tu verras la magie et l'importance qu'ont les chiffres.

Ma chère fille Juana. ta lettre m'a donnée grande satisfaction. Je vois que tu as de la bonne volonté. Toi aussi, étudie tout ce que tu peux.

Mon cher fils Anastasio. Tu ne peux pas imaginer qu'elle est ma joie quand je reçois ta lettre. Merci pour tes vœux de santé, que j'ai bonne. Prends soin de la tienne. Maintenant que tu peux jouer et étudier tout le jour, fais l'un sans jamais quitter l'autre.

Lettre 38

La Condamine Chatelard, 22 septembre 1939

A la question que tu me poses sur le froid, je réponds que vous ne devez pas vous inquiéter pour moi à ce sujet parce que, sûrement le 26 du mois en vous, nous quitterons ce camp pour nous installer dans un autre, situé pas de kilomètres plus bas et, donc, ayant une température plus douce. Cependant, même si nous devons rester dans ce camp, je ne souffrirai pas du froid, vu que j'ai suffisamment de vêtements pour le combattre. En parlant de vêtements, je suis très étonné que vous ne m'ayez rien dit à propos des deux paquets que Juan et moi nous vous avons envoyés. Dans ta prochaine lettre n'oublies pas de me détailler ce qu'ils contenaient. Je sais que vous êtes plus à même de prendre qu'à me donner des vêtements parce que, d'ici, je vois que c'est vous les nécessiteux. Ne te creuse pas la tête pour moi. Sois tranquille. Je ferai tout mon possible pour vous envoyer ce que je pourrai, même si c'est peu, tout en sachant qu'avec du peu on fait peu de chose, mais je le ferai. Une nouvelle fois, je te répète de revoir mes conseils. Les circonstances exigent que nous ayons la capacité nécessaire pour continuer à vivre. Il faut se soumettre jusqu'au jour annonçant notre nouvelle vie, et cela en nous accrochant aux bons moments qui passent, pour si brefs qu'ils soient, car ce qui est bon fait beaucoup de bien, et ce qui est mauvais fait très mal.

Pense que si nous étions restés en Espagne, notre situation serait bien plus dramatique. Nous n'aurions plus l'espérance de nous voir parce que nous serions séparés à tout jamais. Oui, tout serait pire. Il y a beaucoup de gens qui, pour n'avoir pu, ou voulu passer la frontière, sont des victimes malheureuses. Tous les espagnols, ceux de là-bas comme ceux d'ici, sommes forcés d'approuver le proverbe qui dit « le malheur des uns fait le bonheur des autres ».

Hier, 21 Septembre, j'ai revu Juan quand, en prévision de notre transfert, on l'a fait monter dans notre camp. Nous avons passé un grand moment ensemble, nous commentant les choses de la vie. Il m'a dit qu'il se trouve très bien dans le village d'en bas où il exerce son métier, ce qui est une bénédiction. Mieux vaut travailler avec plaisir qu'à contrecœur, même en gagnant plus.

Juan a reçu une lettre de sa mère où elle écrit que s'il retournait en Espagne il travaillerait avec son oncle (celui qui est depuis longtemps enterré dans le cimetière) et, comme les morts ouvrent les yeux aux

vivants Juan est prêt à résister tout ce qu'il pourra ici, ou ailleurs, plutôt que retourner en Espagne. Nous ne pouvons pas nous faire photographe parce que celui qui avait l'appareil est parti pour la guerre. Nous nous ferons photographe sitôt que nous en aurons l'occasion.

Je dois te dire que Gracia et moi avons reçu une lettre du Valencia le jeune, du cousin d'Ignacio, de Meseguer et de Corteso l'aîné, lesquels sont ensemble dans le camp du Gurs²¹.

Ledit Valencia se trouvait dans un hôpital pour se faire opérer mais, à cause de la guerre, on l'a renvoyé au camp sans s'être occupé de lui. Je ne comprends pas un tel geste de la part des autorités d'un pays républicain comme la France, patrie de Pasteur. Dans leur lettre ils nous content qu'ils ont demandé de les envoyer travailler n'importe où, parce qu'ils sont las de leur misère et de leur ennui. Ils sont prêts à signer les yeux fermés pour qu'on les envoie où on voudra, sauf retourner en Espagne tant que les circonstances resteront ce qu'elles sont. Ils nous racontent que le fils de Juana la Aleta se trouve en leur compagnie et qu'elle a reçu « les garanties ». Après avoir beaucoup réfléchi, brusquement, elle a décidé de partir pour l'Espagne. La misère et la peine ont vaincu sa faible patience.

Tu me demandes des nouvelles du Fin. Il est toujours le même marabout que moi. Le 3 du mois il a reçu des lettres de sa femme et de sa fille. Bien que ce qu'elles écrivent soit un embrouillement, nous croyons que les Sésé sont arrivés au village.

El Ignacio est parti en Espagne le jour 4. Il nous a écrit de Barcarès. Lorsqu'ils arriveront à destination ils nous écriront, les uns ou les autres. Tout est question de temps.

Tu insistes à croire que j'ai froid et moi je te répète de ne pas souffrir pour moi. J'ai assez de vêtements. Ceux que je t'envoie je les ai en trop et la majorité me serrent, preuve que je grossis. Je sais que c'est vous qui en manquez parce que, étant nombreux, le peu que vous avez ne peut être que moins que peu. Tu me demandes combien ça fait que je n'ai pas vu une tomate. Eh bien certains jours, nous avons vraiment mangé des tomates.

²¹ *Camps de détention*

Cher fils Sébastian. Tu peux t'imaginer qu'elle a été mon humeur en apprenant que malgré ton obstination ; tu ne peux pas continuer dans l'atelier. J'ose croire que si la guerre se prolonge tu devras trouver du travail. J'imagine que dans votre village il y a d'autres ateliers, et que la France ne va pas freiner sa production quand elle en a plus besoin qu'hier.

Quoi qu'il en soit, toi, cherche tout ce que tu peux faire dans d'autres ateliers, même dans ceux de moindre catégorie. Lorsque tu m'écriras, dis-moi dans lesquels on a besoin d'ouvriers ; je tacherai de dire au commandant s'il peut te donner une recommandation.

Tu as besoin de travailler pour apprendre. Le peu que tu es en train de faire ne t'apportera aucun profit. La seule chose qu'il y a de bon (et en ce moment c'est très appréciable) et que, en aidant les cuisiniers, tu auras l'occasion de mieux manger et de voir ta mère.

Cher fils Valero. Ne me disant rien de ce que tu fais, tu ne peux que passer le temps sans avoir le moindre emploi. Si au moins, tu en profitais pour apprendre les français. Je suppose que tu sais déjà le parler un peu, bien que tu ne me le dises pas. Révise le calcul afin que tu le saches le jour où tu travailleras.

Cher fils Anastasio. Je me rends compte que tu es un bon joueur et un étudiant passable. N'arrête pas de jouer mais tâche de consacrer quelques moments à l'étude, car tu as largement du temps pour tout.

Chère fille Juana. La seule chose que je te demande est que tu ais le penchant d'aider ta mère, car si elle vient à tomber malade, c'est toi qui seras la maîtresse de maison.

Benigna, je t'envoie le timbre-poste que j'ai trouvé. Il te permettra de m'envoyer une lettre gratuitement.

Lettre 39

La Condamine Chatelard, 3 octobre 1939

Dans votre lettre du 24, j'apprends que votre état suit son cours régulier et que Sébastian, Valero et Juana ont l'intention d'aller vendanger. J'ignore de quelle façon se présentent ces vendanges. J'ignore si elles auront lieu dans la commune où vous êtes ou dans une autre, plus ou moins lointaine.

Benigna, si nos enfants doivent aller hors de votre village, n'oublie pas que la nuit ils ne pourront pas rentrer pour dormir avec toi. En sachant que Juana est déjà presque une femme, il m'est difficile d'admettre qu'elle ne reste pas près de toi. Si les vendanges ont lieu où vous êtes et Juana peut revenir au Refugio toutes les nuits, ils peuvent y aller tous les trois. Cela leur permettra de mieux manger et d'empocher les sous qu'on leur donnera. En ayant des francs vous pourrez mieux supporter votre pénible situation jusqu'au jour de notre union, jour qui ne peut pas tarder longtemps. IL faut donner à la patience un peu plus de temps. Échaudés par la guerre, nous savons qu'il nous faudra encore souffrir dans celle qui est en train de perturber la nation qui nous donne asile. Nous avons fui d'un conflit pour tomber dans un autre. Nous sommes sous une mauvaise étoile.

Dès que la guerre a éclaté, à nous aussi on nous a rationné le rata.

Vous ne pouvez pas savoir combien je souffre de savoir que vous êtes dans une telle gêne, et cela d'autant plus que je ne peux rien résoudre pour l'instant. Je suis pour ainsi dire enchaîné. Je garderai pour vous tout ce que je pourrai, bien que mon aide soit petite.

Tu me demandes combien je gagne. Nous gagnons deux réales (50 cts) par jour, et, les fois que nous devons trimer plus que le normal, on nous donne une prime d'un, deux ou trois réales. Moi, comme je suis considéré maçon, je suis l'un de ceux qui touchent le plus, presque autant que les contremaîtres quand, en additionnant les heures. Je touche en fin de mois 28,75 Francs²². Après avoir payé les timbres-poste, le papier lettre et l'envoi de quelque colis, quelle somme je puis épargner ? Quand bien même nous supportons notre patience en prenant notre courage à deux mains, le fait de gagner pareille misère en travaillant comme un nègre, ça me rebelle. Ici, pour autant que tu trimes et économises, on ne peut pas donner raison à ceux qui disent

²² Comme on verra plus loin, l'agriculteur qui embaucha Sebastian promet de le payer 200 Francs par mois.

que pour prospérer, on doit se lever de bon matin et épargner un tant soit peu.

Si ce mois-ci on me paye comme les précédents, je vous enverrai un autre colis contenant un pantalon, un gilet, une veste et les francs que je pourrai. Voyons si vous pouvez supporter le froid, en faisant de notre mieux. N'oublie pas de m'énumérer les vêtements et autres articles que tu recevras dans chaque colis. Revenant à ce qui concerne l'Espagne, eh bien, el Sésé a écrit à Juan sans lui dire quoi que ce soit sur notre famille, et cela alors qu'il nous promet de nous conter tout ce qui se passe dans le village. Alors imagines-toi ce qui se passe là-bas.

Cher fils Sébastian. J'espère que, à l'exemple de Maria, tu te comportes bien dans ton emploi. Ma plus grande joie serait que, aussi bien toi que Valero, vous puissiez travailler pour aider votre mère et vos frères, mais je serais vraiment comblé si vous pouviez travailler dans un atelier.

Si vous voulez vraiment vendanger, une fois les vendanges terminées, n'apprenez pas à travailler la terre. Insistez opiniâtrement pour retourner à votre métier parce que, comme on dit avec raison : « l'agriculture enrichit le marchand et abrutit le paysan ».

Bons souvenirs du Fin.

La Condamine Chatelard, 5 octobre 1939

Dans votre lettre du 29 Septembre tu me dis que les vêtements que je vous ai envoyés sont un peu noirâtres. Cela est dû à ce que, dans le camp d'Argelès, je les ai fait bouillir avec des vêtements de couleur bizarre. Donc, acceptes sans réticence que je t'envoie.

Je partage la décision que vous avez prise d'aller vendanger. Oui, je suis content qu'ils aillent gagner ce qu'ils pourront afin de t'aider dans les dépenses et puissent manger à leur faim. Dis à Sébastien que les vendanges terminées il doit retourner à l'atelier. J'ai toujours pensé d'être le tout dernier agriculteur de ma descendance. La terre a peu d'avenir et beaucoup de fatigues. Si Juana va avec Maria, c'est d'accord mais, si elle n'accompagne que ses frères, il ne me plait pas qu'elle te quitte, et cela à cause des nuits. Tu sais très bien que les hommes ont pour habitude d'aller faire la bringue en abandonnant les femmes. D'après des rumeurs tu crois qu'à la fin des vendanges on va dissoudre el Refugio. Que cela ne t'afflige pas parce que les fils sont en mesure de t'aider, et pourront continuer leur aide si le cas se présente. Nous n'avons besoin que de santé, de liberté et du travail. Ne souffres pas pour tout le reste et dis-toi, ce qui se dit en Aragon :

Celui qui a de la peine meurt,

Tout comme celui qui n'en a pas ;

A de la peine qui voudra.

Quant à moi, je ne veux pas en avoir.

Toi, courage ! car le temps qui passe met fin à toutes les choses. Alors, prolongeons un peu notre patience... Dis à Sébastien de ma part que je partage l'allégresse qu'il a d'aller travailler. Dis-lui également qu'il n'oublie pas le grand nombre de conseils que je lui ai donné. Un jour il comprendra que j'ai toujours pensé à son devenir. Dis-lui instamment de ne jamais oublier ce que nous avons vécu, car il n'aura pas meilleur exemple pour le faire réfléchir sur ce que peut être la vie et ce que sont les hommes.

Chère fille Maria, je tiens à te communiquer la joie que j'éprouve en sachant que tu es très contente d'aller vendanger. J'en profite pour te faire cette recommandation : Juana doit rester avec toi afin que tu

veilles sur elle, vu qu'elle est encore très jeune. Voilà qu'elle est ma décision. S'il ne peut en être autrement, elle doit demeurer avec sa mère. Je te confie cela parce que, étant une bonne fille, ton père sait que m'obéiras pour le bien de ta sœur et pour la tranquillité de tous.

Cher fils Valero. Je te remercie pour la volonté que tu témoignes et pour le bon souvenir que tu as de ton père dans tes pensées. Il suffit que tu me dises que tu as envie de travailler afin de nous aider, et que tu penses beaucoup à ton père, pour que je sois heureux et orgueilleux de mes fils. Alors, continues à penser en celui qui te conseillera le mieux pour que tu sois sur le bon chemin.

Cher fille Juana, je te dis la même chose qu'à ton frère Valero : merci pour la volonté qui t'anime et pour le respectueux comportement que tu témoignes à ta mère et à ton père lequel t'aime beaucoup et veille sur vous tous.

Cher fils Anastasio. Ta lettre m'a satisfait, malgré ta toujours mauvaise écriture, preuve que tu n'écris guère et, par conséquent tu ne fais aucun cas de mes conseils.

La Condamine Chatelard, 17 octobre 1939

Grande a été ma joie quand j'ai reçu votre lettre du 10. Savoir que Sébastian s'est bien comporté avec ses frères et qu'il a donné toute satisfaction à ses patrons, est pour moi un réconfort.

Benigna, tu désires que Sébastian reste dans la ferme où il a vendangé. Eh bien, qu'il fasse ce qui lui semble le mieux. Puisqu'il n'y a pas la possibilité ni les moyens pour qu'il travaille dans un atelier, nous devons nous faire une raison jusqu'au jour où nous pourrons mener notre barque. Tu sais que je suis toujours prêt à te donner raison, puisque, ne vous voyant pas, je ne puis donner mon avis sur ce que vous devez faire. Ne pouvant commander, je me contente de vous conseiller le mieux possible. Dis aussi à Maria, Valero et Juana qu'ils se comportent comme il se doit afin de démontrer aux français que nous avons de l'éducation, et que nous savons accomplir respectueusement la parole donnée. Un conseil profite plus aux petits qu'aux grands.

Tu prétends que je sortirais de ce camp si un français me réclamait pour travailler. Alors, si vous connaissez une ferme qui cherche, même un manoeuvre, j'accepte l'offre. Renseignez-vous, et si vous avez la chance de me trouver un emploi, quel qu'il soit, je suis prêt à partir d'ici, même en marchant. La chose primordiale est de m'approcher de vous. Si par l'intermédiaire de Sébastian, ou de Maria, vous trouvez dans votre contrée un patron qui cherche à engager quelqu'un, je me propose pour effectuer toutes sortes de travaux d'une ferme, ceux des champs et ceux concernant les animaux. Si jamais l'un des intéressés exige des renseignements sur ma personne, connaissant mon adresse il peut les demander au capitaine Vidal, lequel est le chef de notre compagnie, et a le droit de lui donner les détails qu'il désirera sur ma conduite.

A propos du document que tu me réclames, je te l'enverrai lorsque Juan enverra le sien à Maria, économisant ainsi un timbre. Nous étions au courant des démarches que tu nous demandes.

Qui sont ceux qui vous ont dit qu'on nous intégrera au camp d'Argelès-sur-Mer ? Quoique ne sachant rien de cela, nous ne croyons pas que ce que tu nous racontes se produira.

Je dois te dire que j'ai reçu une lettre d'Espagne, laquelle ne me dit rien clairement. Le plus étrange est qu'elle a été postée à Saragosse. Nous tous pensons que là-bas règne une grande répression. Que font-ils donc du pardon et de la miséricorde du Christ ? Donc, nous ne retournerons pas en Espagne en aucune manière. Tu m'implores de leur écrire (à la famille). Je me garderai bien de le faire directement ! Je vais voir si je peux communiquer avec eux sans leur donner mon adresse ni mon écriture. Même en prenant ces précautions, je crains de les compromettre plus que –selon moi- ils le sont.

Aujourd'hui même je l'envoie un colis de vêtements : un pantalon, un gilet, une veste et un morceau de savon. Ce sont des choses dont je n'ai pas besoin. J'ai encore deux paires de chaussettes emportées de la maison. Pour l'instant, tu n'as pas à te mortifier pour moi car je ne nécessite rien, rien si ce n'est ta compagnie et celle de nos enfants. Nous attendrons le temps qu'il faudra pour nous occuper des fils qui sont à tes côtés.

Enfin on nous a changés d'endroit ! On nous a fait descendre dans un village et logé dans huit maisons qui n'étaient pas occupées. Ici, la température est meilleure. C'est Juan qui nous ravitaille avec son camion. De sorte que tous les jours nous restons un moment ensemble. Voilà huit jours, lui-même m'a photographié avec mes compagnons de marabout.

Nous nous ne pouvons pas nous plaindre de l'intendance.

Lettre 42

La Condamine Chatelard, 21 octobre 1939

Avec cette lettre je réponds à la vôtre du 15. Je suppose que les trois vendangeurs se trouvent déjà en ta compagnie. Certainement ils sont revenus avec leur santé rétablie. Nous, nous ne pouvons pas nous plaindre.

Benigna, tu désires savoir ce que je pense au sujet de la demande du patron de Sébastian. Eh bien, ma pensée est claire comme la lumière du jour : j'ai toujours été contre son apprentissage aux travaux de la terre mais, puisqu'à cause des circonstances nous ne pouvons pas agir comme nous le voudrions, « faute de grives on mange des merles ». S'il se trouve bien dans cette ferme, et s'il désire travailler la terre jusqu'à qu'il ait la possibilité – et le droit – de travailler dans un atelier pour obtenir le brevet de mécanicien, alors en ce qui me concerne, il peut faire ce qui lui convient le mieux. Pour le moment, s'il mange aussi bien qu'il le dit, le voilà, lui, sain et sauf et, donc, pouvant t'aider. Il faut saisir n'importe quelle planche de salut jusqu'au jour de notre libération.

Tu m'annonces qu'on vous a fait savoir qu'on vous mettra dans un camp, ou dans un autre lieu, puisque les vendanges sont terminées. Cela ne se peut d'aucune façon ! Même si on décide de vous jeter dehors à la force, comment pourrais-tu partir en laissant Sébastian en France ? Moi je pense que si ledit commissaire vous parle ainsi c'est uniquement pour vous chercher des crosses, et cela parce que tu as eu l'audace de lui demander des explications. Depuis lors, il te crie qu'il en a assez des espagnols.... Qu'il vous expulsera en Espagne Et dire que nous devons supporter ces humiliations sans pouvoir nous opposer, ni demander des explications. Si, soit des uns, soit des autres, une occasion se présente, on ne peut la laisser passer. C'est qu'ils sont en train de nous rendre l'existence bien plus compliquée qu'elle l'est ! Au « qui ne dit mot consent », nous ajoutons « ce n'est pas consentir quand on nous défend de parler ! » Vienne le jour où nous pourrons dire les choses en face !

Je reviens à ce que t'a dit –ou t'a répondu- monsieur le commissaire : « qu'au lieu de vous placer il vous jettera hors de France. Apparemment, ce monsieur est un demeuré violent. Logiquement il ne peut pas vous expulser alors que Sébastian et moi travaillons. Il nous expulse à tous ou à personne. De toute façon, n'ai pas peur parce que

ce monsieur, tout commissaire qu'il soit n'a pas le pouvoir d'un ministre. Je ne comprends pas qu'il existe des gens qui puissent blesser et retourner le couteau dans la plaie de leurs malheureux semblables. Il convient donc que Sébastian et moi travaillons. Si, ce que je ne crois pas, on nous sépare, pour la deuxième fois, en employant la force, lis attentivement ce qui suit : de tous les habits et objet qu'on t'a donné, te donnent et peuvent te donner, supprime l'étiquette de leur provenance et, à leur place, marque mon nom afin que personne n'ait l'insolence de l'accuser comme voleuse car, comme le prouve le proverbe : « chacun mesure les autres à son ----- ». Je ne pense pas que nous arriverons à cet extrême, mais soyez prévoyants, au cas où vous soyez fouillés par ceux qui vous gouvernent.

El Fin a reçu une lettre de sa mère, laquelle lui donne des étreintes et des bons souvenirs pour nous et ... rien de plus. Aujourd'hui je vais écrire en Espagne, pour voir si celle-ci leur arrive et si nous pourrions savoir quelque chose de notre famille.

Ci-joint, je t'envoie une photo des cinq qui travaillons, mangeons et dormons ensemble. Parmi nous se trouve el Fin. Quoique étant fous, tu as, enfin devant tes yeux la photo que m'as tellement demandée.

Alicia, je vois dans la lettre que tu désires m'embrasser, tout autant que moi-même désire t'embrasser. Lauro, ça me plaît que tu me dises que tu es espiègle, preuve que tu te développes parfaitement. Anastasio, j'observe que lorsque tu t'appliques tu sais bien écrire.

Lettre 43

La Condamine Chatelard, 30 octobre 1939

Tu me prie de t'écrire par retour de courrier. Crois-mois, c'est ce que je fais toujours. Il est étrange que vos lettres mettent moins de temps à me parvenir que les miennes à vous ! Je ne sais pas à quoi cela est dû, puisqu'elles parcourent la même distance

Continue à faire tout ce que tu peux pour voir si, grâce aux uns et aux autres, nous pouvons obtenir que j'aie travailler de votre côté ou, au moins, de pouvoir nous rapprocher.

A propos de l'argent, eh bien, finalement tant que nous demeurerons ici nous n'en manquons pas, si ce n'est pour vous en envoyer. Cependant, si jamais on nous laisserait partir, alors oui, nous en aurions besoin pour le voyage. Vous ne nous l'enverrez donc que dans ce cas précis. En fait, si par médiation de Sébastian ou de Maria, vous trouvez un patron qui nous réclame, c'est vous qui serez les premiers au courant. Étant nous deux complètement à l'écart de la vie civile, c'est vous qui pouvez avoir la possibilité de nous ouvrir la porte de la liberté.

Je suis heureux que vous, mes fils et mes filles soyez revenus des vendanges en ayant de belles couleurs, pleins de santé et contents de la façon que vous ont traité les patrons et leur personnel. Lorsqu'il faisait ici mauvais temps, j'avais beaucoup de peine en pensant que vous ne pourriez pas supporter la pluie persistante.

Cher fils Sébastian. Je réponds à ta lettre datée du 24. Je vois que tu as eu beaucoup de chance en ayant été vendanger, puisque tes patrons t'ont bien traité, et veulent même que tu ailles travailler dans leur propriété. Tu ne peux pas t'imaginer le degré de ma satisfaction en apprenant que tu as su t'acquitter de ton devoir. J'espère que tu continueras à te comporter comme tu l'as fait. Ne te crève pas au travail, car « plus fait la douceur que la violence ». Ne te mêle pas bêtement aux discussions sur la politique, car c'est où s'élèvent ceux qui sont méchant et où s'écroulent ceux qui sont bons. Nous, à partir d'aujourd'hui, nous devons être neutres parce que nous avons souffert suffisamment pour mériter le droit de manger, travailler et dormir en paix. Cela dit, moi je ne veux plus participer aux discussions politiques de mes compagnons, puisque je me rends compte que chacun de nous pense à sa façon. Il n'existe pas de vraie union entre nous. Nul ne peut

avoir tort. Tous nous prétendons détenir la vérité réelle. Comme on dit habituellement : « tant de têtes, tant d'opinions ».

Chers Valero et Juana. Merci pour votre lettre. Maria, je te suis reconnaissant pour ton aimable lettre, et je te félicite pour le soin que tu témoignes à tes frères.

Dans le colis que j'ai reçu il manque un morceau de savon.

La Condamine Chatelard, 4 novembre
1939

J'ai reçu votre lettre du 23 Octobre. En ce qui concerne Sébastian, je vous ai dit que votre décision me satisfait. Je me sens réconforté en sachant que, malgré notre mauvaise situation, vous avez la capacité qu'il faut pour penser à mettre sur la bonne voie votre avenir. Un jour viendra où nous trouverons ce que nous recherchons, c'est-à-dire, un travail quel qu'il soit, qui nous permette de nous installer jusqu'à la fin de la guerre, et dans la paix et la liberté retrouvées. Je me souviens de ce que quelqu'un nous dit : « soit le patron de la ferme, si petite soit-elle ». Dans l'attente de pouvoir, nous-mêmes choisir librement notre façon d'œuvrer, l'essentiel est de passer le temps présent en acceptant le travail qui se présente. Dans l'immédiat, nous devons avoir confiance dans ces personnes qui, selon toi, apprécient beaucoup, grâce à leur bon comportement, Sébastian et Maria. Si ces patrons ont besoin d'ouvriers pour produire ce dont a besoin la nation, tout comme vous, je suis prêt à les aider aux travaux des champs et à ce dont ils me nécessiteront. Notre contribution sera le service que nous devons à la France pour nous avoir admis, nous sauvant de la terreur qui, selon nous décrivent les lettres, ensanglante notre pays.

A ce propos, jamais j'aurais cru que le frère de la Encarna recevrait de telles remarques de ses parents, puisqu'ils pensaient le contraire de ce qu'on appelle démocratie, c'est-à-dire, ayant la foi en ce qu'aujourd'hui nous, nous détestons. Il est vrai que, n'est pas or tout ce qui reluit, et qu'on apprend toujours à ses dépens. Je te prie de me dire si la Encarna et ses fils sont avec vous, et si Estéban continue dans le camp de Bram afin que je lui réécrive.

En ce qui concerne l'avis que l'on vous a accroché dans le Refugio, incitant les occupants de celui-ci à retourner en Espagne, je vous répète ce que je vous ai déjà dit : y retourner volontairement, jamais ! Et si on vous y oblige, ce sera, en vous traînant et luttant sans merci, et cela même s'ils nous condamnent à être plus mal que nous le sommes.

Chère fille Maria. Le courage la lettre m'enchanté parce que je que des nombreux conseils que je vous ai donnés, tant à vous qu'à votre mère, vous en avez tiré profit. Je me rends compte que vous comprenez

l'essentiel de la complexité de notre situation. Il faut savoir en prendre et en laisser, car, comme on dit : « c'est une erreur de ne croire en rien, et une faute de croire en tout ». Voilà quel est le meilleur moyen qui peut un jour nous permettre de jour pleinement de notre union. Ne croyez pas que c'est en pleurant et en maudissant que vous obtiendrez la fin de notre calvaire, mais tout le contraire. Nous ne pourrons nous sortir de notre situation qu'à force de patience et de compréhension. Il faut encore plus pour nous affliger. Alors, luttons avec sérénité !

Chers fils Sébastian, Valero y Juana (toi qui me confesse ta peine en reconnaissant que ton écriture est mauvaise), je vous remercie pour l'amour que vous me témoignez.

Cher fils Anastasio. Merci beaucoup pour ton dessin. En lui je vois ton illusion.

Lauro y Alicia, je pense également à vous, et désire vous embrasser.

Benigna, tu ne me dis pas si tu as reçu le certificat que je t'ai demandé.

La Condamine Chatelard, 17 novembre 1939

Votre lettre datée du 11 me remplit de joie : vous y manifestez votre allégresse, à tous égards : autant pour la photo que pour l'affaire du Refugio. Quoique vous me vantiez, eh bien non ! je ne suis pas bien sur la photo. Si j'y suis si fluo c'est parce qu'il ne faisait pas soleil. Néanmoins je suis satisfait de la grande joie qu'elle vous a procurée à tous, sauf aux petits. À propos du Refugio²³, vous verrez ce qui convient le mieux, puisque moi, malheureusement, je ne peux vous conseiller. Je vous ai déjà écrit que le terrain où nous nous trouvons ne nous intéresse pas, vu qu'il n'est ni agricole ni industriel et, en plus, son climat est froid. Par conséquent, tâchez de faire des recherches de votre côté. Avec ce que nous gagnons il nous serait impossible de vous nourrir ici. Ce n'est pas un refus de notre part, vu que c'est vous qui devez demander qu'on nous sorte d'ici. Le plus rapidement possible afin de nous unir, chose que nous désirons tant.

Je suis content d'apprendre que Sébastien travaille déjà, et qu'on lui a concédé la carte de travail, chose que nous désirons tant, puisque grâce à elle il aura des facilités pour nous faire réclamer par son patron, celui de Maria ou qui que ce soit, le plus tôt possible. Si on vous met dans l'embarras à propos de notre salaire, basez-vous sur ce que gagne Sébastien. Tout ce que vous ferez sera bien fait et très clair pour moi.

Cher fille Maria. J'écris ces lignes pour te dire que ta lettre m'a fait beaucoup plaisir, et cela d'autant plus en te voyant si décidée pour trouver un travail à ton mari Juan. Je suis orgueilleux (fier) de toi car, en plus d'être une bonne fille, tu remplis ton devoir d'épouse. Tout comme moi, j'aime dessiner des machines que j'invente, un compagnon de la province de Huesca aime composer des sentences. Je vous en envoie deux :

« La vie est une jeune fille, très belle, mais ayant de mauvais sentiments. C'est à nous de savoir l'éduquer et de la rendre le plus aimable possible, puis se laisser charmer par ses sourire ... »

« Lorsque quelqu'un te dira : « Que je suis bête ! Non ! La moitié, tu lui diras. S'il te demande : pourquoi la moitié ? Parce que celui qui

²³ L'usine désaffectée de bouchons de liège que les mères appelèrent "el Refugio" (le refuge).

reconnâit ses défauts leur enlève la moitié de leur importance, et celui qui ne reconnaît pas combien il est bête double sa bêtise. »

*La Condamine Chatelard, 26 novembre
1939*

Dans votre lettre du 20, j'ai lu que vous êtes en parfaite santé et bien orientés dans l'affaire concernant notre union. Vous ne me le confirmez pas me je crois avoir compris que Sébastien est en train de travailler en ayant la carte de travail officielle. Benigna, tu racontes la maladie de Madame Teresa. J'espère qu'elle n'a rien de grave et qu'elle se remettra rapidement. Dis-lui de ma part ce que tu voudras, puisque je n'ai pas le plaisir de la connaître. Évidemment, je la remercie pour tout ce qu'elle a fait, pour toi ; je pense à elle avec tendresse mais, pour si sincère que je sois, il est vrai ce qu'on dit : « loin des yeux, loin du cœur ». Tu me dis qu'on vous laisse sortir du Refugio, mais aussi que quelques familles en ont profité pour s'enfuir au risque et péril de se faire emprisonner. Tu précises que si elles l'on fait c'est pour ne pas devenir folles de douleur. On a raison de dire que si la folie était une douleur, dans chaque maison il y aurait des cris. Leur geste équivaut au désespoir de celui qui attache une corde pour se pendre. Ne se conduit ainsi que celui qui a perdu la raison, celui dont la tête est en bois avec un creux où ne contiennent plus de dix grains de raisin. Ce sont des personnes qui n'ont pas la suffisante capacité pour comprendre que nous sommes dans le pays qui nous a accueillis. La France ne nous a pas appelés. Jour après jour nous devons nous remémorer que nous avons perdu la guerre, même si cela nous fait de la peine. Par conséquent, nous devons avoir la patience qu'il faut pour laisser passer le temps, puisque toute chose a besoin de lui pour mûrir. L'essentiel est de soigner sa santé afin de pouvoir jouir en famille de notre bonheur, et cela durant les nombreuses (ou peu) d'années qui nous restent à vivre. Ceux qui se risquent en se compromettant comme ces désespérés, et comme ceux qui savent que se plaindre et pleurer, augmentant ainsi leur désespoir, se convertiront en vieux machins, insensibles à la joie qui nous attend demain. Il faut avoir la tête en bois pour ignorer que, pour n'avoir pas voulu résister dans le Refugio, on les emportera à un autre camp de concentration, dans lequel leurs fils souffriront beaucoup plus.

En raison de ce qui se passe, dans cette lettre, tout comme dans beaucoup d'autres, je te répète que, toi, tu ne fasses cas. Qui cherche le danger, cherche la mort. Toi, dans l'adversité conserve la raison. Sois optimiste en pensant que le bon arrivera. Tu n'auras rien à me reprocher, puisque j'ai la conscience tranquille. Tu sais très bien que si j'ai accepté de sortir d'Argelès-sur-Mer pour venir travailler ici, dans les Alpes, c'était avec l'intention d'améliorer notre situation et plus vite nous réunir. J'ai toujours agi de sorte à ne nuire à personne afin de mériter d'être à côté de vous. Donc vu que ce que je pense ne tardera pas à se réaliser, ton devoir est de ne pas imiter ces gens qui se jettent dans un précipice. Tâches, si ce n'est ce mois-ci le prochain de trouver ce que tu cherches. Ne sois pas attirée par ceux qui s'en vont du Refugio pour aller n'importe où.

Je présentais ce que tu dis du patron de Maria. Étant agriculteur, je sais que dans les Alpes il n'y a pas de travail hormis l'élevage du bétail, et cela d'autant plus que nous sommes en hiver. Ici il n'y a pas d'oliviers, doc, à cette époque je ne vous suis d'aucune aide. Je me trouve avec les mains liées. Sebastian est le seul à avoir un salaire, et seulement Valero et Juana peuvent t'aider. Je suis convaincu que si Sébastian te réclame, tu pourras aller dans le village où il se trouve, et vivre dans une location, enfin indépendante jusqu'à que je sorte du camp et je vienne vous aider. Peut-être que je rêve puisque vous devez demander la permission aux autorités. Parfois je me dis : « mais pourquoi ces gens ne nous donnent pas un brin de liberté ? ». Cela dit, nous devons tous les deux retenir l'occasion qui se présentera et réfléchir à ce que nous devons entreprendre avec calme et entendement. Tant que Sébastian sera le seul à gagner des sous, il ne nous sera pas possible de supporter le prix d'un loyer et de vivre indépendants, car la vie est très chère et dans notre monde on ne peut rien faire sans argent. Même les riches se plaignent, et cela malgré que ceux qui sont nantis ne sont pas pauvres, même s'ils désirent plus.

Je te félicite pour la bonne idée que tu as en ce qui concerne les livres pour donner des leçons aux gosses. Je crois que tu pourras demander qu'on t'envoie un livre d'étude primaire pour les petits et un livre d'arithmétique pour les grands. Ne me demande rien d'autre pour le moment. En dehors de l'arithmétique pour étudier le calcul, en attendant, le reste peut se faire en écrivant, en lisant ce qui a été écrit

et en s'échangeant des demandes et des réponses, car c'est de cette façon qu'on apprend le plus.

Tu diras à Sébastian qu'il m'envoie bien claire l'adresse de son patron afin que je lui écrive directement. Mon compagnon – celui de la province de Huesca- en me voyant vous écrire me dicte la sentence qui suit : « *Dans ce monde, cela fait beaucoup d'années qu'on sait que la plus courageuse est l'ignorance, parce que l'ignorance fait faire des choses qui, sans elle, ne seraient jamais dites ni faites* ». Cette sentence arrive à point pour résumer ce qui a été dit à propos des personnes qui s'enfuient du Refugio. Notre philosophe ne dicte cette autre : « *Tout comme le pire de l'été ce sont les mouches, le pire de notre société sont l'envie et l'égoïsme. L'une comme l'autre sont filles de l'ignorance* ».

Lettre 47

*La Condamine Chatelard, 3 décembre
1939*

Votre lettre du 25 m'a réjoui en y lisant l'impatience que vous avez de nous voir. Tu me racontes que tu as trouvé une maison à louer mais, lorsque tu l'es présentée, les propriétaires (deux femmes) t'ont rejetée parce qu'ils n'ont pas la moindre confiance dans les réfugiés espagnols. C'est naturel, vu qu'ils ne nous connaissent pas, si ce n'est par ceux qui propagent exprès que nous sommes des gitans, c'est-à-dire des gens de bas étage. De sorte ne t'étonne pas que ces femmes t'aient dédaignée. Si les français faisaient l'effort de nous connaître, et nous donnaient la possibilité de pouvoir leur démontrer que nous sommes honnêtes, tout serait différent. Ceux qui se méfient par ignorance sont bêtes à manger du foin. Prends en considération que dans tous les pays il y a une quantité de gens qui naissent méchants et sont baptisés avec du vinaigre. Alors, comme on dit : « *A folle demande, point de réponse* », parce que si tu le prends mal et tu t'irrite, nous n'arriverons pas à nous réunir. Si tu perds la sérénité tu perdras la santé, ce qui serait un bouleversement pour nous tous en général, et tout spécialement pour quatre jeunes enfants, eux qui sont ceux qui ont le plus besoin de tes forces et de ton amour. Tu sais bien que jusqu'à qu'ils n'aient pas au moins quatorze ans ils ne pourront pas gagner leur pain.

En me disant que tu pleures beaucoup tu ne me fais pas de la peine. Ce que tu fais c'est me fâcher en constatant que tu n'as pas le courage de te résigner. Heureusement que ta lettre contient des nouvelles qui me réjouissent, telle celle qui m'apprend que, peut-être, Valero ira travailler avec Sébastian. Il sera mieux qu'à ne rien faire et, au moins, tous deux pourront se développer en mangeant ce que le corps demande. J'espère avec confiance qu'ils démontreront leur bonne éducation. J'aurais préféré qu'ils aient trouvé du travail dans un atelier mais, que pouvons-nous faire ? On doit accepter les choses telles qu'elles se présentent, en pensant et voyant ce que nous devons faire pour pouvoir, dans le possible, nous débrouiller par nous-mêmes.

Aujourd'hui nous sommes des marionnettes armées par les mains de l'absurdité.

Cher fils Valero. Tu me confirmes que tu vas travailler avec Sébastian. Obéis à ton frère aîné et, surtout, respecte ceux qui t'entourent. N'ait pas la tentation de te réjouir avec des choses qui ne t'appartiennent pas. Pince-toi lorsque tu te rendras compte que tu es indiscipliné. N'oublie jamais de prendre comme exemple l'honnêteté de tes parents. Fais-en sorte qu'on ne puisse pas te traiter de voleur. Sans être lâche, « fais ce que tu dois, advienne que pourra ». Tel est le comportement de tout honnête homme bien né. Je termine en te recommandant de ne faire des promesses à tort et à travers, car, chose promise est chose due.

Chère fille Juana. Je te remercie pour ta lettre, tout en te disant que tu dois prendre des leçons d'écriture.

Cher fils Anastasio, toi aussi tu me réjouis avec ta lettre, et, également, je constate que tu écris peu, vu que ton écriture est toujours mauvaise.

Chers fils Laura et Alicia. Jouer tant que vous pourrez, car le jeu permet aux enfants d'apprendre beaucoup. Pour vous deux, je garde un tas de baisers.

Lettre 48

La Condamine Chatelard, 6 décembre 1939

Me référant à ce que tu me dis dans ta lettre du 1 : que chaque jour il y en a qui sortent du Refugio, sois patiente, que ton tour viendra aussi. Comme je te l'ai dit dans mes lettres antérieures, ne te fâches pas. Prends cela avec calme. L'essentiel est que tu ais la santé, car c'est ce qui vaut le plus. Tout le reste viendra à son heure. Si le commissaire a noté vos noms, c'est qu'ils préparent quelque chose. C'est la preuve que les faits vont être évidents. Plus que jamais, ayons l'espérance de nous unir. Moi je ne crois pas ce que tu penses, c'est-à-dire qu'ils vous fichent pour vous concéder la carte de travail et que, lorsque vous l'aurez, on vous dira : « dehors ! Débrouillez-vous par vous-même²⁴ ». Cela me paraît incroyable parce que, comment peuvent-ils vous jeter à la rue sans que vous sachiez où aller, et sans parler français, Même en ayant la carte de travail on ne peut pas travailler en étant dans de telles conditions. Quoi qu'il en soit, ne te préoccupes pas tant. Sébastien et Valero travaillent déjà, ainsi que moi-même, malgré le peu que je puis vous aider. Même si vous arrivez à cet extrême, ne t'effraies pas, parce que tu ne mourras pas de faim en voulant travailler. Aie confiance car nous t'aiderons tout ce que nous pourrons.

Je suppose que tu as reçu les deux paires de souliers avec la paire d'espadrilles pour Sébastien. Les souliers de grande taille sont de Sulema. Ils me les ont donnés en partant. Je les ai réparés afin de vous les envoyer. C'est un compagnon de marabout qui m'a donné la paire pour les petits. Comme il pensait partir en Espagne, il les gardait comme on garde un trésor pour son fils petit mais, se rendant compte qu'il valait mieux qu'il reste ici, des souliers n'étaient pour lui qu'un embarras. Dis-moi si vous avez froid la nuit. Je m'imagine que vous devez avoir peu de vêtements.

J'ai reçu des nouvelles de Sébastien, Il me dit qu'il est très content de se trouver hors du Refugio, et de se voir libre entre terre et ciel. Pour bien vivre, l'homme n'a besoin que d'avoir la santé et la liberté. Il m'assure qu'il fera tout ce qu'il pourra pour vous. Donc, tout compte

²⁴ *Cependant, c'est-ce-que les gendarmes feront, jetant à la rue les familles composées de femmes, enfants et de vieux*

fait, on ne doit pas perdre confiance dans l'avenir. Chacun aura son tour pour participer au bonheur des autres. Dis-moi s'il a neigé. Ici nous n'avons pas de neige, mais il ne fait pas froid.

Les timbres postes sont d'un franc²⁵

²⁵ Rappelons que Marcelino gagnait 27 francs par mois. Le prix d'un timbre-poste courant était alors de 90 cts, plus 10 cts de franchise. Malgré la « drôle de guerre » le courrier est toujours arrivé.

Lettre 49

*La Condamine Chatelard, 13 décembre
1939*

Je vous fais part de ma joie en voyant dans votre lettre du 8 que vous avez la santé et du courage pour pouvoir vous débrouiller selon vos possibilités. En plus, votre lettre me tranquillise en me disant que votre séjour au Refugio prendra bientôt fin, nouvelle que, Benigna, tu acceptes avec moins de pessimisme. En cela, ton désir est le même que le mien. Ce changement qui se prépare peut-être favorable au désir que nous avons de nous unir afin de pouvoir vivre à nos risques et périls.

Tu me dis que, pour la première fois, on vous a donné huit francs pour le grands, plus quatre pour le petits. Je sais que c'est très peu mais, si les grands continuent à travailler, pour le moment nous supporterons mieux les jours. Le principal est que tu sois libre afin de pouvoir chercher avec plus de facilité l'indispensable. Plus nous aurons de liberté et mieux nous pourrons nous débrouiller.

En ce qui concerne la réclamation, je suis content que, comme tu l'as demandé, madame Engracia, ait parlé avec le monsieur qui s'intéresse à nous. J'ai confiance au soin que tu mets pour solutionner cette affaire. Si ladite affaire n'aboutit pas, il faudra en chercher une autre avec acharnement ! Je pense que si la nation continue à mobiliser comme elle le fait, on aura besoin de nous pour les travaux des champs.

N'oublie pas de saluer de ma part Madame Engracia, et dis-lui que je suis très peiné que son fils parte pour être soldat. Je sais que les mères souffrent beaucoup en se voyant séparées de leurs fils. La faute incombe à la stupidité de la guerre. Mais que pouvons-nous faire ? Rien ! Pour autant qu'on se démène, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. En ce qui concerne les lettres sans timbre, ta dernière est arrivée sans franchise, tout comme celle d'avant. De sorte que tu verras si tu peux économiser le prix des timbres. Néanmoins, je te prie de timbrer les enveloppes contenant des choses importantes.

Cher fils Valero. Tue me réjouis en te sentant si heureux en comptant le peu de jours qui nous séparent les uns des autres, et en me disant que tu te sentiras libre en allant travailler.

Cher fils Anastasio, aussi bien dans ton dessin que dans ton écriture je me rends compte que tu travailles avec plus de soin. Tu sais que ma plus grande satisfaction est de vous voir appliqués à l'étude pour que vous appreniez le plus possible afin d'améliorer votre vie future.

Chère fille Juana, je ne t'oublie pas, ni non plus tes frères.

Mes souvenirs pour Mesdames Engracia et Teresa.

Lettre 50

La Condamine Chatelard, 17 décembre 1939

Merci beaucoup pour votre lettre du 12. Je vois que vous vous affairez beaucoup et bien pour solutionner le problème de notre union. Je ne comprends pas ce qui arrive à Sébastian. Il m'écrit qu'il a été dimanche en votre compagnie. Il vous a affirmé qu'il se trouve bien avec ses patrons – chose qui me satisfait – mais que, ayant signé un contrat de travail avec un salaire de 200 francs par mois, on lui a payé seulement la moitié de cette somme, et, c'est le comble, il ignore ce qu'il touchera exactement. Je ne saisis pas son incertitude vue que c'est le préfet ²⁶ qui impose les conditions et le tarif de l'embauche. Je n'arrête pas de tourner et retourner cette affaire. Il se peut que ce veuille dire qu'on lui a concédé provisoirement l'autorisation de travailler la terre pour, après le placer, à partir du nouvel an, dans un atelier, puisque son désir est d'être mécanicien. Je ne crois pas qu'on lui ait « promis plus de beurre que de pain » uniquement pour lui faire signer, il ne sait quoi puisqu'il ne comprend pas le français. Benigna, je t'ai déjà dit de ne pas te mortifier, et tu me dis à nouveau qu'il y en a encore qui s'en vont du Refugio. Ne t'occupe pas de ceux qui s'en vont avec tant d'affliction, car ton tour viendra, puisque on vous l'a annoncé. Peu importe que ce soit un mois avant ou après.

Tu me demandes des nouvelles d'Espagne. J'ai écrit ça fait longtemps en empruntant le nom d'un ami, lequel n'a pas eu de réponse. Cela me prouve qu'ils n'osent pas nous écrire en ce moment. Je ne tarderai pas à leur envoyer quelques lignes, tout en étant convaincu qu'au moins ils savent quelque chose sur nous. Encore un exemple : el Fin a reçu une lettre. Il serait plus juste de dire qu'il a reçu une enveloppe parce qu'on ne lui raconte rien. Pire, sur le bout de papier ne figure pas le nom de sa femme, mais celui d'un nommé Juan. Comme tu vois, mieux vaut que tu n'écrives pas pour le moment au village.

²⁶ Le représentant du gouvernement dans chacun des départements français, alors au nombre de 90.

Par ici nous avons beaucoup de neige, mais les jours où il fait très mauvais temps nous n'allons pas au chantier. Nous en profitons pour prendre soin du linge. Il court la rumeur qu'on nous laisserait partir si on nous réclamait pour travailler, et que certains d'entre nous ne tarderont pas à quitter le camp. Mon compagnon catalan de marabout, naturel de Sabadell, s'en va le 19 de ce mois, pour rejoindre son frère qui le réclame. Nous avons bon espoir que petit à petit tout s'arrangera.

Cher fils Valero. Tu m'assures que tu as plus que jamais l'espérance que nous nous unirons bientôt ; que maintenant tu le crois vraiment, et tu ne me dis rien à propos de ton départ pour aller travailler avec Sébastien, alors que tu me l'as écrit dans d'autres lettres. Chère fille Juana. Merci pour la façon avec laquelle tu te comportes envers ta mère. Cher fils Anastasio. Tu m'enchantes en me disant que tu sais déjà par cœur les tables de multiplication. Les nouvelles qui me font plaisir sont celles qui m'apprennent l'intérêt que vous avez pu apprendre par vous-mêmes puisque, malheureusement, non ne vous admet pas l'école.

Cher fils Lauro et Alicia. Jouez jusqu'à en être fatigués, car vous avez l'âge pour cela. Les enfants qui s'ennuient ne se développent pas comme il se doit. Alors jouez afin que je puisse vous embrasser grands et sains.

Lettre 51

La Condamine Chatelard, 24 décembre 1939

Dans votre lettre du 20 je vois que vous êtes en bonne santé et avez la résignation indispensable pour continuer à vivre. Très différente est la lettre qu'a reçue Juan. Il me l'a passée pour que je la lise et j'ai vu qu'à lui tu confis ton chagrin. Tu lui dis que tu ne supporteras de rester dans le Refugio que jusqu'à la fin de ce mois. Réfléchis bien avant d'agir car les choses importantes, ou graves ne doivent pas se faire à la légère, ignorant que la nuit porte conseil. Sitôt après avoir lu ta lettre, Juan et moi-même avons décidé de vous aider tout ce que nous pourrons pour pallier vos besoins urgents. Pour commencer, nous vous envoyons deux colis, l'un avec des vêtements, et l'autre avec de quoi manger. Juan pense qu'il pourra se fournir le manger meilleur marché que vous. Il fera tout ce qui lui sera possible dans l'intendance du camp puisque la fin justifie les moyens. C'est moi qui paierais l'envoi des deux colis. Par conséquent vous n'avez pas raison de vous désespérer. Calme-toi afin de bien faire attention à ce que tu fais. Avec ce qu'on vous donne au Refugio et notre aide, il vous faut résister jusqu'à février, ou mars, mois pendant lesquels les champs demandent des bras et de la sueur. Alors, Valero travaillera déjà et nous deux aurons résolu nos problèmes.

Tu me dis que lorsque viendra nous voir Maria, tu lui donneras pour nous 50 francs et deux chemises. En aucune façon ! Tu ne dois rien nous envoyer. A nous il ne nous manque ni le manger ni l'habillement. Nous avons trois chemisettes. Donc, celles que tu as, tu les gardes pour toi, car c'est toi qui en as besoin. Nous avons plus de vêtements qu'il ne faut pour combattre le froid. Je te le répète encore : ne souffre pas pour moi. En plus de cela, on murmure qu'on va nous déplacer à quelques kilomètres plus bas à cause de la neige. Mais, même si nous demeurons ici, ne t'inquiète pas parce que, je te le répète, nous sommes bien vêtus et bien chaussés.

Tu me dis que tu as demandé à monsieur le commissaire si tu peux aller où travaille Sébastian. Ça aussi tu dois l'étudier attentivement puisque si ses patrons ne sont pas d'accord, tu ne peux pas t'imposer.

C'est à ce dernier plus qu'au commissaire, que tu dois envoyer ta pétition, car c'est eux qui peuvent influencer les autorités compétentes. L'essentiel est d'assurer le travail de Sébastian et de Valero. Je suis convaincu que, par manque de travail, on ne peut pas faire grand-chose. Si, dans l'immédiat, on n'augmente pas le salaire de Sébastian, je crains que vous ne puissiez pas vous sustenter vous-même. Bien que le peu vous semble beaucoup, tenez en compte que la vie est très chère et que vous êtes nombreux pour manger et pour vous vêtir. Donc réfléchis bien avant de te jeter à la rue, car c'est avec raison qu'on dit que celui qui monte haut avec crainte et maladresse, plus rapide et plus grave est la chute. Je suis très heureux d'apprendre que madame Teresa désire me connaître. Dis-lui que je tâcherai de m'acquitter de mes devoirs et qu'elle peut compter sur ma gratitude. Grande est mon obligation vu que, selon ce que tu me dis, nombreux sont les bienfaits que vous a fait cette bonne femme. Le jour où nous pourrons nous connaître n'est plus très loin. En attendant tu lui donnes les remerciements et les saluts de celui qui S.M.B (celui qui Ses Mains, Baise).

Cher fils Valero. Je suis satisfait de tout ce que tu me dis. Merci pour le grand sacrifice que tu fais en allant chercher du bois dans la forêt afin que tes frères et ta mère n'aient pas froid. Tu me dis aussi, avec beaucoup de joie, que tu pourras aller déjeuner chez Madame Teresa. Je vois ton allégresse depuis ici. N'oublie pas de rendre ses bienfaits en l'aidant dans tout ce qu'elle te demandera. Démontre que tu as de l'éducation et tâche de ne pas être avide pour obtenir plus de ce qu'elle vous donne. Vous ne pouvez pas vous imaginer la joie que vous me donnez, et comme je me sens comblé en voyant l'amélioration de votre écriture dans la lettre que je viens de recevoir. Continuez ainsi et vous parviendrez à être des hommes. Et cela d'autant plus que tu me racontes que vous jouez « à l'école », les grands donnant des leçons aux petits. Ce fait est celui qui m'émotionne le plus. Je ne puis cacher la manifestation – peut-être exagérée – de ma joie. Cher fils Anastasio, je me sens heureux en apprenant que tous les jours tu prends des leçons. Ce que j'ai toujours désiré est que tu ne perdes pas ton plaisir pour les études. Chère fille Juana. Je te félicite pour le plaisir que tu avais de m'envoyer tes vœux le jour de Noël. Comme ton père que toujours veillera sur toi et sur tes frères, te dit merci. Espérons que l'année qui vient nous pourrons célébrer les Pâques de la nativité tous

ensemble et manifester nos vœux de paix et de bonheur pour le monde entier. Chère fille Maria. À propos de ce que tu dis sur le projet que tu as de venir nous voir, j'étais déjà au courant de tout parce que chaque jour Juan et moi nous nous voyons et nous disons ce qui se passe, ce que nous pensons et ce que nous rêvons. Je te conseille d'être patiente en attendant les papiers dont tu as besoin. Pense qu'ils t'arriveront. On sait que « tout vient à point qui sait attendre » (les demandes officielles sont longues à parvenir). J'ai la certitude que tu sauras souffrir l'impatience qui te sera nécessaire dans l'attente de cet heureux jour. Merci pour tes vœux.

Lettre 52

La Condamine Chatelard, 27 décembre 1939

Je réponds à la vôtre du 22 mais, avant tout, avec cette lettre je t'annonce que, sûrement, on va nous transférer à un autre camp, ainsi, soudainement, et, donc, jusqu'à ce que nous ne soyons à nouveau installés, où que ce soit, attends que nous sachions qu'elle sera notre adresse pour m'écrire. Aussitôt que nous arriverons à destination je t'enverrai cette adresse. Si tu as l'occasion, communique cela à Sébastian afin que lui non plus ne m'écrive. Je crois que vous êtes déjà au courant de notre transfert parce que Juan m'a dit qu'il l'a fait savoir à tous dans sa lettre.

Je ne comprends pas pourquoi tu continues à te désespérer en comptant ceux qui sortent du Refugio. Attends ton tour, lequel ne tardera pas à arriver. Ce qui compte est de se soutenir moralement, en prenant soin de notre santé afin que le jour où nous nous réunirons nous puissions jouir du temps qu'il nous reste à vivre, en disant à nos souffrances actuelles : « tournons la page ». C'est pourquoi je te prie d'affronter avec sérénité tout ce qui peut nous arriver.

Ce que tu me dis de Juan, c'est-à-dire que, sachant le français, il parle avec le capitaine, cela est impossible avant qu'on nous change de camp. On nous dit que c'est pour améliorer notre situation et nous tous pensons que qu'il en sera ainsi. Tu t'obstines à vouloir savoir ce qui se passe en Espagne. Saches que les nouvelles que nous apportent toutes les lettres sont très mauvaises. Ils ont très faim, beaucoup de prisons et de nombreux cimetières. De sorte que ... patience. Attentons de meilleurs jours ou, pour le moins, plus appropriés pour correspondre avec notre famille. Dans le présent, de l'autre côté des Pyrénées tout comme ici, ce qu'on désire le plus est d'avoir de la chance parce que, en ce qui nous concerne, pour s'en sortir, « mieux vaut avoir de la chance que de se lever de bon matin ».